

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

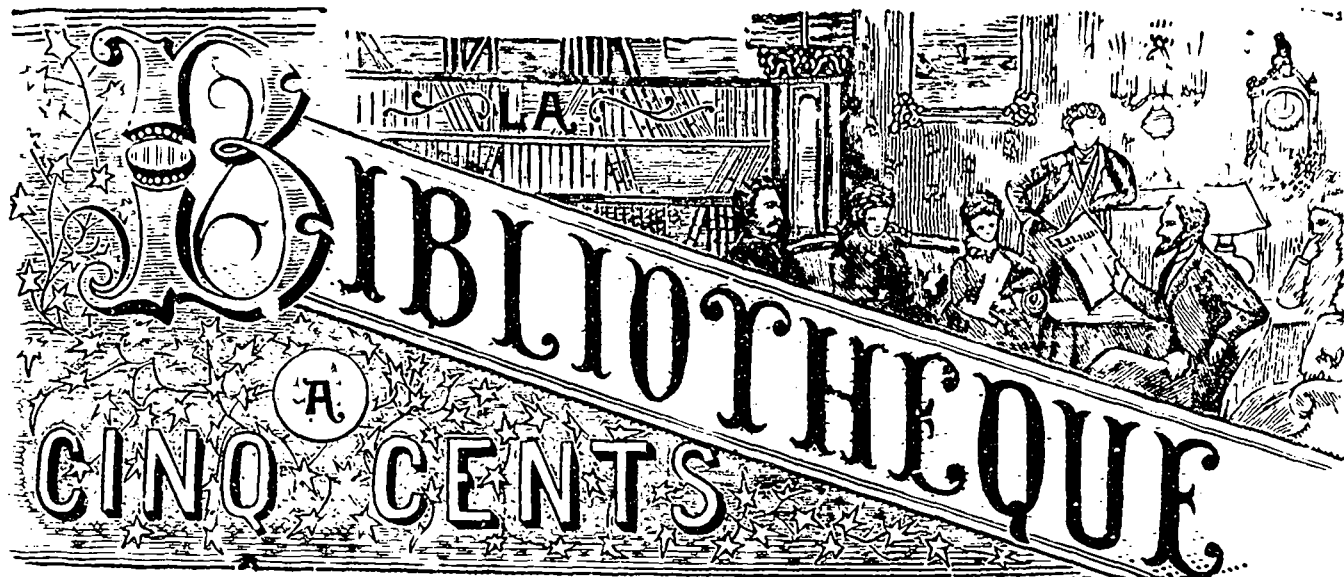
The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/
Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: Pagination continue. | |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
12X	16X	20X	24X	28X	32X



Publiée par POIRIER, BESSETTE C^{IE}, 1540, rue Notre-Dame

Vol. IV

{ PAR AN }
\$2.50

MONTREAL, 15 DÉCEMBRE 1887

{ UN NUMERO }
5 CENTS

No. 10

A LA BAIONNETTE

Huitième partie de VŒU DE HAINE
Par ERNEST CAPENDU



Il lui faisait la cour depuis six mois..... (page 239.)

A LA BAIONNETTE

I

LE COMBAT

Les grenadiers, la baïonnette au bout du fusil, s'étaient rués avec cette impétuosité furieuse qui fait des Français les premiers soldats du monde. Leur premier élan avait renversé les rangs des chouans et avait fait un jour.

— « En avant ! » s'était écrié Brune en se précipitant le sabre au poing et en entraînant du geste ses hommes qui bondirent avec des cris furieux.

Mais les royalistes, un moment repoussés et entamés, avaient resserré leurs rangs avec un ensemble parfait et une nouvelle muraille s'était dressée, arrêtant l'élan des grenadiers.

En voyant les efforts tentés par les soldats de Brune pour forcer la route, les chouans s'étaient portés en masse vers le point menacé.

Les officiers républicains redoublaient d'énergie pour entraîner leurs soldats, mais ceux-ci, malgré tout leur courage, ne pouvaient parvenir à renverser cette barrière d'êtres humains qui se dressait devant eux.

— En avant ! criait Brune.

— En avant ! répétaient Crochetout et les officiers.

La fusillade redoublait de rage et de furieuse ardeur : les hommes tombaient sous la pluie des projectiles comme tombent sous la grêle les feuilles hachées des grands arbres.

Crochetout écumait de colère, le sabre en main il était l'un des premiers à l'attaque. Un moment il fit un effort désespéré et s'engagea si fort en avant qu'il se vit entouré de royalistes. Le hard corsaire fit un moulinet terrible et, apercevant un arbre en face de lui, il brisa le crâne à un chouan qui s'opposait à son passage et il alla s'adosser au tronc noueux qui lui servit d'abri.

La lutte était alors à son apogée de grandeur meurtrière, presque partout le combat avait lieu à l'arme blanche et les coups de fusil ne retentissaient plus que de loin en loin. Brune disparaissait au milieu d'un tourbillon de combattants. C'était évidemment la dernière heure de la bataille, encore quelques instants et la victoire allait se décider en faveur de l'un des deux partis.

Isolé au milieu des ennemis, entouré, Crochetout se sentit perdu... Il comprit qu'il allait être tué... Dédaignant dès lors tout moyen de défense, il concentra ses forces dans un élan d'attaque furieuse.

Il voulait bien mourir, mais il voulait surtout jeter devant lui bien des cadavres. Son sabre nu d'une main, son pistolet déchargé de l'autre et dont il se servait comme d'une massue en le prenant par le canon, le capitaine corsaire frappait sans relâche.

Il était splendide à voir. Le sang ruisselait sur lui de tous côtés. Ivre de colère et de poudre, il frappait toujours, sans paraître se lasser, avec la frénésie d'un fou.

Un rang de cadavres l'entourait ; les chouans, un moment surpris par cette résistance d'un seul homme, s'étaient reculés, mais ils étaient presque aussitôt revenus à la charge.

Quatre hommes, les bras nus, se ruèrent à la fois, deux canons de fusils vinrent effleurer la poitrine de Crochetout, tandis que deux sabres se levèrent à la fois pour frapper.

Crochetout vit le danger, il se jeta de côté en écartant les deux fusils d'un revers de son arme ; avec la crosse de son pistolet, il brisa d'un coup sec la lame du sabre qui l'effleurait, mais il ne put éviter complètement la quatrième attaque.

La pointe du sabre l'atteignit à l'épaule... Crochetout s'effaça, mais soit que la douleur causée par la blessure fût trop vive, soit que son pied glissât dans le sang, il chancela et tomba la face en avant...

Les chouans se précipitèrent sur leur ennemi. Crosses et lames se levèrent... C'en était fait du capitaine corsaire... Le brave marin, que les dangers avaient épargné à son bord,

que les balles anglaises avaient respecté, allait mourir frappé par des mains françaises sur une terre qui l'avait vu naître !...

C'en était fait... aucun secours ne pouvait arriver à temps... rien ne pouvait sauver le marin... il allait mourir !... quand un mouvement brusque s'opéra dans la masse entourant Crochetout...

Trois de ceux qui le menaçaient tombèrent renversés et comme frappés par la foudre, le quatrième bondit en arrière en poussant un cri de douleur. Un vide se fit autour de l'arbre et le sifflement aigu d'un fléau déchira les airs.

Un homme de taille gigantesque, le torse demi-nu, brandissait dans ses mains herculéennes le manche d'un énorme fléau dont il se servait avec une dextérité et une vigueur réellement extraordinaires.

Les chouans, surpris, renversés, écartés, s'étaient reculés spontanément ; presque aussitôt ils revinrent en avant avec des cris de colère, mais ils s'arrêtèrent dans leur élan, comme glacés d'épouvante.

Le géant était debout, maniant son arme terrible et poussant des grognements sourds qui n'avaient rien d'humain.

— Le poulpican ! s'écria-t-on. Philopen !

Tout cela s'était accompli avec la rapidité de l'éclair et tandis que le combat continuait dans le carrefour. Crochetout s'était relevé avec rapidité, mais, quand il fut debout, ses quatre principaux ennemis étaient renversés.

Le corsaire se tourna brusquement vers son sauveur par un mouvement naturel ; mais il n'avait pas levé les regards, qu'un cri rauque expirait sur ses lèvres, que ses yeux s'ouvraient démesurément en se fixant sur le géant, et qu'un tressaillement convulsif agitait tout son être et le rendait incapable de faire un seul geste.

Au même moment, le poulpican, attaqué à la fois par une demi-douzaine de gars, disparut sous le flot humain... Trois hommes tombèrent ; puis Philopen reparut debout, mais le visage horriblement ensanglanté : il poussait des cris rauques. Faisant décrire un demi-cercle furieux à son fléau, qu'il maniait à bout de bras, en un clin d'œil il nettoya la place, et, lançant dans les airs un rugissement formidable, il se rua en avant, écartant les chouans et disparaissant dans la foule des combattants.

Crochetout parut tiré de sa stupeur par cette retraite inattendue. Poussant un cri sonore, il se précipita pour suivre le géant, mais une main de fer le cloua sur place :

— Songez à la France, commandant ! cria une voix forte.

— Kernœ ! dit Crochetout stupéfait en reconnaissant le jeune homme qui venait de surgir près de lui.

Les chouans entouraient les deux hommes qui soutinrent le choc sans pouvoir échanger d'autres paroles ; mais en ce moment les grenadiers, qui venaient d'obtenir un avantage marqué, se firent jour en avant... Crochetout et Kernœ furent soudainement dégagés.

Puis des cris étourdissants éclatèrent de l'autre côté du carrefour, sur la route de Grand-Champ, et un grand mouvement s'opéra parmi les royalistes.

— Victoire ! Vive la France ! hurlèrent les grenadiers en brandissant leurs fusils.

Les chouans fuyaient dans toutes les directions... Il y avait déroute complète, et l'on vit s'élaner à la poursuite des fuyards deux compagnies de dragons, les chargeant avec un entrain plein de fougue. En un clin d'œil, la plaine fut balayée, et les haies, les ajoncs, les bruyères, les genêts servirent à dissimuler les paysans vaincus après un combat de près de trois heures.

Crochetout, étourdi, avait eu à peine le temps de comprendre l'effet produit par ce secours inattendu et si efficace de la cavalerie.

Il s'élança vers Brune, qui répondait aux cris de ses soldats en agitant son chapeau.

— Mais d'où vient cette cavalerie ? s'écria-t-il.

— De Pluvigner ! répondit Brune.

— Et qui l'a amenée si bien à temps ?

—Cré mille n'importe quoi ! présent, mon commandant, dit une voix rude, tandis qu'une bouffée de fumée de tabac s'élançait majestueusement dans les airs.

—Nordèt ! s'écria Crochetout.

—En personne naturelle et intempestive, mon commandant, comme disait un savant de Toulon.

—Toi ?

—Moi-et lui, nous avons été remorquer les amis ! dit le vieux maître en tapant sur l'épaule de Figolet qui fit un pas en avant.

—C'est toi qui as amené les dragons ?

—Oui ! dit Brune. Ce brave homme nous a rendu un service dont je lui serai éternellement reconnaissant. Il paraît qu'il arrivait dans la plaine avec cet enfant au moment où le combat s'engageait, et ils ont passé tous deux sous une grêle de balles pour aller prévenir la cavalerie de Pluvigner et la conduire sur le lieu du combat.

Crochetout tendit la main à Nordèt :

—Brave matelot ! murmura-t-il.

Nordèt reçut l'étreinte énergique avec l'expression de la plus vive reconnaissance, et sa joie fut telle que la chique remonta à bâbord à faire croire qu'elle allait percer la joue.

Pendant ce temps, Brune, craignant pour sa cavalerie les fondrières et les marais dont lui avait parlé Crochetout, faisait sonner le ralliement. Puis le général avait hâte de relever ses blessés et de continuer sa route pour atteindre Locminé avant que la nuit fût close.

Deux chariots suivaient la colonne : on y plaça les blessés les plus maltraités, qui furent entassés pêle-mêle, et les dragons prirent les autres en croupes... On abandonna ce champ de bataille tout jonché de morts, et les soldats se remirent en marche, trempant leurs pieds dans cette terre imprégnée d'un sang encore tiède.

La plaine était redevenue absolument silencieuse et déserte. Quiconque eût entendu ce bruit terrible du combat qui faisait résonner les échos quelques instants auparavant, eût cru avoir été le jouet de quelque affreux rêve.

Bientôt on atteignit les abords d'un village. De loin en loin on apercevait un paysan traversant les bruyères, sa faucille sur l'épaule, ou recouvrant de gazon la clôture d'un champ en friche.

Crochetout, que Brune avait gardé près de lui pour se renseigner sur la route à suivre, Crochetout regardait ces paysans apparaissant de loin en loin.

—Voyez ces hommes qui nous regardent passer la bouche ouverte, dit-il. Interrogez-les. Ils n'auront même pas entendu les coups de fusil que l'on vient de tirer dans la plaine. C'est tout au plus s'ils savent qu'il y a des royalistes et des bleus dans le pays ! Mais fouillez bien les haies, et vous y découvrirez leurs carabines anglaises ; prenez leurs mains, et vous les trouverez noires de poudre. Leur réapparition n'est qu'une ruse ; leur sécurité de l'audace ! La guerre ici est un vrai drame à travestissement. Quand vous croyez mettre la main sur un chouan, vous trouvez un laboureur paisible, et à peine avez-vous tourné le dos, que le laboureur est redevenu chouan.

—Oui ! dit Brune en secouant la tête, c'est pour avoir regardé comme anéantis des ennemis dispersés que les généraux, mes prédécesseurs, ont annoncé tant de fois la destruction des armées royalistes.

En ce moment on apercevait au loin les toitures de Locminé se dessinant sur les nuages que rougissait le soleil couchant.

—Nous voici arrivés, mon général, dit Crochetout. Présentement, vous n'avez plus besoin de mes services, je crois ?

—Non, dit Brune ; mais je vous remercie, au nom de mes soldats et du pays, des services si nombreux que vous nous avez rendus depuis notre départ de Vannes. Commandant, si jamais je puis vous être bon à quelque chose, comptez sur moi, je vous en prie.

Crochetout prit la main que lui tendait Brune et la serra avec reconnaissance et affectior.

Peut être un jour vous rappellerai-je vos paroles, mon général, dit-il après un silence.

Puis, quittant Brune, il se dirigea brusquement vers l'avant-garde qui déjà atteignait les premières maisons de la petite ville. Kernoe, Nordèt, Kervern et Figolet marchaient tous quatre à la suite des soldats.

Crochetout posa sa main sur l'épaule de Kernoe et, le retenant sur place, laissa les autres continuer leur marche, s'isolant ainsi avec le matelot.

—Kernoe, dit le capitaine corsaire d'une voix très émue, il faut que tu me dises la vérité.

—Qu'est-ce donc, commandant ? demanda Kernoe avec étonnement.

—Puisque tu es arrivé au milieu du combat, tu as vu l'homme qui m'a préservé de la mort ?

En prononçant ces paroles, la voix du commandant tremblait et était empreinte d'une sorte de colère sourde que Crochetout s'efforçait de dominer.

—Tu l'as vu ? reprit-il.

—Oui, commandant ! répondit Kernoe.

—Tu le connaissais, cet homme ?

—Oui, commandant.

—C'est celui qui nous a indiqué le secret du cromlech de Crozon, qui nous a envoyés dans les grottes des falaises, qui a indiqué à Kervern et à Kerloch les moyens de s'emparer de la barque d'Algaric, qui nous a sauvés : c'est lui, enfin, qui s'est fait poursuivre par les Anglais pour nous donner le temps de fuir ?

—Oui, commandant.

—Eh bien ! Kernoe, il faut que tu me dises quel est cet homme, dont je n'avais pu voir le visage jusqu'à ce jour.

—Cet homme, c'est Philopen le poulpican.

Crochetout fit un geste d'impatience.

—Mais quel est-il ?

—C'est tout ce que je sais, répondit Kernoe.

Le capitaine corsaire le regarda fixement et longuement.

—Jure-moi que tu ne connais pas autrement cet homme ! reprit-il.

—Sur mon honneur, je le jure ! répondit Kernoe sans hésiter et avec un accent qui n'admettait pas le doute.

Crochetout secoua doucement la tête avec une expression de tristesse.

—Est-ce donc toi qui avais accompagné cet homme, reprit-il, ou était-ce lui qui te suivait ?

—Ni l'un ni l'autre, commandant. Je me dirigeais vers Grand-Champ où j'espérais vous trouver, quand les coups de fusil appelèrent mon attention du côté des bruyères. Je m'élançai pour aller aux nouvelles, quand sur la lisière des genêts je rencontrai Philopen. Il me retint du geste, et je compris à sa pantomime expressive que vous étiez parmi les bleus attaqués.

—Tu as pu comprendre cela ?

—Oui, commandant.

—Ensuite ?

—Je me suis élançé sans plus me préoccuper de Philopen, et cependant il est arrivé avant moi à temps pour vous sauver. Et voilà tout ce que je sais, commandant : je vous le jure sur mon honneur !

On débouchait alors sur la place principale de Locminé. Crochetout marchait silencieusement, paraissant absorbé dans les réflexions les plus douloureuses.

II

LOCMINÉ.

—Pour lors, mon commandant, pas plus de lieutenant que dans mon éubier ! Je m'ai bourlingué dans tous les coins et recoins de ce pays de terriens, depuis la cale jusqu'aux fièches de perroquet, que c'est le cas de le dire et rien de rien... Pas vrai, Figolet ?

—Oui, maître, dit le mousse en s'inclinant.

—Nous avons-t-il suffisamment couru des bordées de long-
mousses ?

—En grand !

—Pour lors, mon commandant, quand j'ai relevé que je relevais rien, je m'ai dit que quand je me déralinguerais la carcasse, ça n'y ferait ni chaud ni froid. Donc j'ai remis le cap sur vous, et paraîtrait voir que l'agrément ne vous a pas manqué de votre côté, à en juger par ce que nous avons évu en vous assistant. Beau gâchis ! C'est malheureux que c'était des terriens.

—Mais, reprit Crochetout, tu as été cependant un moment sur les traces de Delbroy ?

—Oui, commandant.

—Comment les as-tu perdues, ces traces ?

C'était dans la salle basse d'une humble maisonnette que cette conversation avait lieu, à l'entrée de la petite ville de Locminé.

Un bon feu brillait dans la cheminée, sur une grande table de chêne étaient étalées des provisions de bouche ayant souffert déjà, cela était visible, une formidable attaque. Une lampe fumeuse éclairait à peine cet intérieur.

Cinq hommes étaient assis autour de cette table, se passant de main en main les plats et les pichots de cidre.

C'était Crochetout ayant Kernoë assis à sa droite, Kervern à sa gauche, et en face de lui, de l'autre côté de la table, Nordèt et Fignolet. Tous avaient encore leurs vêtements déchirés, salis et tachés de sang. Crochetout, qui avait eu le bras gauche déchiré au-dessus du coude, avait été pensé tant bien que mal à l'aide d'un morceau de toile grossière qui s'enroulait autour de son épaule. La blessure heureusement n'avait aucune gravité.

Au dehors, on entendait le bruit du pas régulier des sentinelles, la marche cadencée des rondes et les appels des soldats pour se tenir en éveil.

Le petit corps d'armée du général avait campé à Locminé et se remettait de ses fatigues. Les habitants avaient reçu les bleus avec cet empressement craintif que l'on pouvait aussi bien expliquer par un sentiment de haine hypocrite que par une véritable sympathie. Brune avait établi son quartier général près de l'église, dans la maison du premier citoyen de la localité.

C'était Kervern qui avait conduit ses compagnons dans l'humble maisonnette où nous les avons trouvés. L'ex-constructeur connaissait le propriétaire de la petite chaumière, et il savait que là ses amis pourraient causer en toute sécurité sans crainte des oreilles indiscrettes.

On avait recueilli quelques provisions et on s'était attablé. Jusqu'alors il avait été absolument impossible, au milieu du tumulte du campement, de l'installation dans la ville, d'échanger quelques paroles suivies. Ce n'était que depuis quelques instants que Crochetout, dont l'expression de physionomie était sombre, triste, inquiète, avait pu commencer à demander les renseignements auxquels il paraissait attacher la plus grande importance.

À l'interrogatoire formulé par son chef, Nordèt s'était redressé en se caressant le menton comme un homme préoccupé :

—Pour lors, mon commandant, reprit-il, si vous voulez que je déhale tout ça en grand, faut me laisser remonter à comme qui dirait il y a deux décades.

Crochetout fit un signe affirmatif :

—Pour lors, continua le maître, c'est quand après nous être radoubé la carcasse à Brest, vous savez, mon commandant, quand nous nous sommes retrouvés un soir dans un café du port et que nous avons compté tous ceux de la *Brûlé Gueule* et que nous avons trouvé que nous ne pointions plus nos rôles qu'à sept... Tout ça sur deux cents Frères de la Côte... Une omelette avec pas mal d'œufs cassés, quoi !

—Oui, dit le capitaine corsaire en secouant douloureusement la tête. Qui aurait dit, le jour où nous avons quitté l'île de France...

—Que le chat du bord serait mort ! dit Nordèt en voyant son chef couper sa phrase par un soupir. Il est sûr et certain

que moi-z-et vous, mon commandant, pas plus que les autres, on ne pouvait relever le point de malheur ! Et dire que si File-en-Vrac ..

Crochetout fit un geste d'impatience.

—Pour lors, je reviens à mon omelette, poursuivit Nordèt. Et quand on s'a eu pointé en détail, tout un chacun a dit : " Et le second ? et le lieutenant ? et M. Delbroy ? " Dame ! on s'est regardé et les écubiers ont embarqué une lame... car on l'aime...

—Oh ! oui, dit Fignolet en joignant les mains.

—Et pour lors, qu'on fouille Brest dans tous ses coins et recoins, et puis rien de rien. Et pour lors qu'on avait l'âme en pantenne et qu'on cherchait à plein de désagréments et qu'on dit : " S'il n'est pas à Brest, c'est qu'il est dans ce satané pays de chouans et qu'on ne l'y laissera pas ! " Et c'est Kervern qui a dit cela ! et c'est un brave, un matelot !

Crochetout tendit les mains à Kervern :

—Nordèt a raison, dit-il. Tu es un brave ! Si tu as contribué à la perte de la corvette, qui était perdue tout de même sans toi, il faut bien le dire, tu as réparé ta faute. Tu es devenu notre matelot, ainsi que Kerloch...

—Merci, mon commandant, dit Kervern avec une émotion mal contenue et en serrant la main que lui présentait le capitaine corsaire, merci, mon commandant. Si vous pardonnez sur la terre, vous, le vieux père, qui est là-haut dans le ciel et qui aimait tant sa corvette, nous pardonnera aussi !

Crochetout se tourna vers Nordèt :

—Continue, va, je t'écoute ! dit-il. Ne passe aucun détail, car il faut que toute cette histoire soit gravée dans notre esprit à tous, n'est-ce pas, Kernoë ?

Celui-ci fit un signe affirmatif.

—Pour lors, poursuivait Nordèt, on convient qu'on fouillera la Cornouailles, et voilà justement les divisions du général Brune qui entrent en Bretagne et le commandant dit : " On se pomoiera avec les pousse-cailloux et on se fera remorquer dans leurs eaux pour naviguer plus sûrement. " Et là-dessus, comme Kernoë était déjà parti, on dérape, on se divise, et rendez-vous général à Vannes pour le commencement de pluviôse. Et comme on a relevé sur les routes que l'état-major général filait sur Locminé, on a mis le cap dans la direction. Et à cette heure nous voilà tous excepté Kerloch ; mais pas de temps de perdu, il relèvera le point aussi, le matelot, et il sera dans nos eaux... C'est-il bien cela, mon commandant ?

—Oui, dit Crochetout. Tu as résumé parfaitement la situation jusqu'au jour de notre séparation. Toi, Nordèt, tu étais chargé avec Fignolet d'explorer le pays de Léon, tandis que Kervern fouillerait celui de Vannes, et Kernoë les bords de la baie de Douarnenez. Je devais, moi, veiller à tout, et être le point central de toutes nos explorations. Nous voilà réunis, mes enfants, tous, sauf un seul qui certes ne manquera pas à l'appel : procédons donc au récit de nos recherches, et bien que ces recherches aient jusqu'ici été infructueuses, ne laissons aucun point dans l'ombre. Parle, Nordèt, tu as espéré un moment avoir retrouvé les traces de Delbroy.

—Oui, commandant, pas vrai, Fignolet ?

—Oui, dit le mousse.

—Pour lors, nous venions de quitter Landivisiau et nous filions notre neud avec entrain, car nous avions ces gueusards de terriens à nos trousses, quand nous entendons une fusillade à bâbord.

—" Relève le point ! " que je crie à Fignolet.

" Le moussaillon se blottit dans les broussailles et file comme un marsouin entre deux eaux et il revient le bec tout enfariné.

—" On se croche en grand ! qu'il me dit.

—" Où cela ? quo je lui demande.

—" Dans les genêts, près du village ! qu'il me répond. Les chouans et les amis se déralinguent la carcasse que ça vous met de l'agrément plein soi !

—" Faut y aller ! " que je dis.

" Et nous courons une bordée jusque-là et nous arrivons en

pleine farce, au moment où on s'abordait en grand. On s'atrape à couler, ou se caresse la basane, quand les chouans mettent en berne, et prennent chasse dans leurs gueusards de genêts, en en laissant pas mal d'avariés sur place. Tout un chacun était content comme on pense, et Figolet et moi nous allions réclamer une portion et un bidon de l'amitié, quand j'entends un cri. Je me retourne, et au milieu d'un tas de corps tout sanglants, je vois un vieux paysan étendu sur le dos, tandis qu'un grenadier levait sur lui sa baïonnette déjà rouge de sang, et lui criait :

—Crie : Vive la République, vieux je ne sais quoi !

—Non ! que répondait le vieux je ne sais quoi avec un aplomb de gabier.

—Si tu ne veux pas larguer la chose, je te fais avaler ta gaffe !

—C'est-à-dire, fit Nordèt en s'interrompant, que ce terrien ne parlait pas si bien, mais...

—Va donc ! dit Crochetout.

—Pour lors et comme le vieux s'entêtait comme un Breton qu'il était, le grenadier allait tout simplement l'embrocher comme moi-z-et vous aurions pu le faire. Je regardais ça, et ça me remuait et j'allais enlever le grenadier, quand je n'en ai pas le temps. Voilà mon moussaillon de Figolet qui s'enlève et défie de l'embarquée ! Il a envoyé un coup de tête dans le flanc du grenadier qui a roulé et le vieux paysan est libre et se relève, mais le grenadier s'est relevé aussi et il court sur mon mo issaillon qui se campe sous le nez du terrien avec une belle tenue :

—Tu voulais tuer un vieillard qui était sans armes, que lui crie mon mousse, je t'ai empêché de commettre une lâcheté !

—Et le terrien tire son sabre et Figolet, qui avait son croc, lui casse sa lame. Pour lors, le terrien, qui était plus rouge qu'un goddem en uniforme et qui soufflait comme un cachalot, aborde Figolet en grand et le croche au collet de sa veste et fait mine comme qui dirait de l'étrangler.

—Oh ! oui, qu'il serrait et fort ! murmura le mousse.

—Pour lors, poursuivit Nordèt impassible, j'avais relevé le point et je m'amusais, quand je vois le grenadier qui serrait un peu fort... Pour lors je lui prends les deux bras et je serre aussi... Et vous savez, mon commandant, sans vous offenser, Nordèt a ce qu'on peut dire de la poigne ! Et dame ! la moutarde me montait, parce que le terrien m'agonisait, et je serais... je serais... j'avais pas vu que Figolet était relâché... quand le terrien pousse un cri, alors je le lâche et il va s'affaler dans la vase d'un fossé. Pour lors c'était tout et tout ; cela m'avait creusé l'estomac et j'avais faim, quand le vieux sauvé me prend le bras et m'emmène avec Figolet dans sa cabine qui était pas loin. Le vieux avait l'air content comme tout :

—Ah ! qu'il dit en tombant à genoux devant un bon Dieu qu'il avait dans le fond de son lit, le Seigneur est juste : j'avais sauvé un bleu l'autre jour, à cette heure c'est un bleu qui m'a sauvé.

—T'as sauvé un bleu ? que je lui dis.

—Oui ! qu'il me répond.

—Tiens ! que je lui dis, quand donc ?

—Et je lui disais ça l'histoire de parler... Enfin il me largue la chose, le vieux. Il me dit que quelques jours avant il avait rencontré un jeune homme et une jeune fille qui étaient...

—Un jeune homme et une jeune fille, interrompit Kernoe.

—Laissez-le parler ! dit Crochetout en arrêtant Kernoe du geste.

Puis se tournant vers le vieux maître :

—Continue ! poursuivit-il. Le vieillard te disait donc qu'il avait rencontré un jeune homme et une jeune fille.

—Oui, mon commandant. Et au portrait qu'il me fait du jeune homme, je relève le point. Ce devait être mon lieutenant, M. Delbroy ! pas vrai, moussaillon ?

—Oui ! oui ! dit Figolet, on ne pouvait pas douter. C'était le lieutenant.

—Et, reprit Nordèt, le vieux me raconte qu'il les avait aidés à retrouver la route, et que bien qu'il eût compris que le jeune homme était un bleu et un officier de marine de la République, au lieu de les livrer, il leur avait servi de guide et il leur avait donné de son pain.

—Alors que fis-tu ? s'écria Kernoe : il fallait te renseigner...

—C'est justement ce que je fis ! répondit Nordèt. Le vieux nous dit comme ça que les deux jeunes gens avaient filé par les landes de Plougan et qu'ils avaient mis le cap sur Lochrist ou Saint-Paul-de-Léon. Pour lors, Figolet et moi nous filons l'écoute : le vieux a voulu nous servir de guide et...

—Et qu'as-tu trouvé ? s'écria Kernoe qui paraissait en proie à une impatience que rien ne pouvait contenir.

—Rien de rien ! que j'ai dit, répondit le vieux maître d'équipage. Pas plus de lieutenant que dans mon écubier !

—Et tu n'as retrouvé aucune trace ?

—Aucune.

—Cependant tu as été à Lochrist et à Saint-Paul-de-Léon ?

—Oui, et dans bien d'autres endroits ; nous avons louvoyé dans tous les ports de la côte et rien, personne qui ressemblât au lieutenant ne s'était embarqué, pas vrai, Figolet ?

—Sûr et certain que vous larguez la vérité en grand ! répondit l'enfant.

Kernoe courba le front. Un silence suivit le récit de Nordèt, puis Crochetout se tournant vers Kervern :

—A toi ! dit-il.

—J'ai parcouru toute la limite de la Cornouailles et du pays de Vannes, répondit Kervern, et tout ce que j'ai pu faire, c'est d'acquérir la certitude que ni M. Delbroy ni la jeune fille n'avaient été vus dans le pays.

—Et toi, Kernoe ?

—Je n'ai pu trouver aucune trace, répondit le jeune homme en secouant tristement la tête.

—Nous n'avons donc plus d'espoir qu'en Kerloch pour avoir des nouvelles. J'ai fait agir toutes les autorités républicaines, tous les chefs de corps ont été prévenus et je n'ai pu cependant rien apprendre...

En ce moment un coup sec fut frappé à la porte de la petite maison.

—Entrez ! dit vivement Crochetout en se levant.

La porte s'ouvrit et un soldat parut sur le seuil :

—Le citoyen commandant Crochetout ? demanda le soldat en portant la main à son front.

—C'est moi ! dit le corsaire en s'avançant. Que me veux-tu ?

—Te remettre deux particuliers de la part du général en chef.

—Deux particuliers ? Qui donc ? s'écria Crochetout avec étonnement.

—Un homme et une femme, comme qui dirait pays et payse. Ils viennent d'être arrêtés dans les bruyères.

—Ils ont dit qu'ils te connaissent et qu'ils venaient te voir. Or donc, le général en chef a ordonné qu'on te les conduise. Si tu les reconnais et que tu... repondes, très-bien ! *Liberté, liberté*, comme disait Romulus, mais si tu ne veux pas leur servir de caution... huist !... toisés les amours... C'est que c'est des traîtres !

—Eh bien ! où sont ceux dont tu parles ? demanda Crochetout avec impatience et en faisant un pas en avant.

Le soldat s'effaça, et put alors apercevoir par l'entrebâillement de la porte des canons de fusil et des baïonnettes brillant au milieu de l'obscurité. Le soldat fit un signe, un bruissement d'armes retentit :

—Entrez ! dit le soldat.

Deux personnages, paysan et paysanne dans toute l'acception bretonne, franchirent le seuil de la salle et se trouvèrent bientôt en pleine lumière.

Crochetout, Kervern et Kernoe poussèrent à la fois un cri de surprise.

—Tu connais le particulier et la particulière ? demanda le soldat.

—Parfaitement ! s'écria Crochetout...

—Et tu en réponds ?

—Comme de moi-même.

—Alors on peut les laisser libres ?

—Absolument.

Le soldat salua militairement, tourna sur ses talons et quitta l'humble demeure. Le paysan et la paysanne étaient demeurés immobiles, regardant autour d'eux avec inquiétude.

Kervern s'était élané vers les nouveaux venus :

—Le Caër ! Mariic ! s'écria-t-il.

Le mari et la femme regardaient toujours autour d'eux.

—Kerloch n'est donc pas là ? dit enfin Mariic.

—Non, il n'est pas encore arrivé, répondit Crochetout.

Le Caër lança un coup d'œil à sa femme.

—S'il n'est pas arrivé, dit-il, c'est qu'il est auprès du blessé.

Que Dieu le protège !

—Amen ! dit la jeune femme en se signant dévotement.

—Mais comment êtes-vous ici, qui vous envoie ? demanda Crochetout.

—C'est Kerloch !

—Kerloch !

—Oui.

—Et pourquoi vous envoie-t-il ?

—Pour vous dire tout ce que nous avons pu apprendre sur Yvanec Anauro, Séverin et Catherine ! répondit Mariic.

—Vous avez des nouvelles de la ferme ! s'écria Kernoë.

—Oui...

—Mais pourquoi Kerloch vous envoie-t-il ? reprit Crochetout. Où donc l'avez-vous vu ?

—Dans la bruyère du Languidu où l'on s'est si fort battu ce jour...

—Et quand l'avez-vous vu ?

—Il y a deux heures, le temps de suivre la sente, mais comme il était à cheval nous avions cru qu'il viendrait plus vite par la route...

—C'est donc lui qui vous a dit où nous étions et qui vous a envoyés ici ?

—Oui.

—Mais quel est le blessé dont vous parliez ?

Le Caër et Mariic se regardèrent sans répondre.

III

KERLOCH.

—Quel est ce blessé ? répéta Crochetout en arrêtant de la main Kernoë qui voulait parler.

—Nous ne savons, répondit Mariic, Kerloch ne nous l'a pas dit ; il nous a commandé d'aller vers vous et de vous donner des nouvelles de la ferme.

Crochetout lâcha le bras de Kernoë.

—Interrogez ! dit-il en se laissant aller en arrière sur son siège.

Kernoë se pencha avidement.

—Vous avez donc quitté le Crozon ? demanda-t-il.

—Oui, répondit Le Caër, la nuit même où vous avez été sauvé et où mademoiselle Jeanne a été transportée dans notre maison ; nous nous étions sauvés à Telgruc chez Dorothée, car au Crozon le maître nous eût fait tuer, Mariic avait protégé un bleu.

—Après ? après ? parle donc ! Qu'est devenue Jeanne ?

—Sainte Vierge ! s'écria Mariic en joignant les mains, mais n'est-elle donc pas auprès de vous ?

—Non, dit Kernoë d'une voix rude.

—Mais où est-elle alors ?

—On l'ignore.

—Ah ! Seigneur mon Dieu ! La pauvre chère demoiselle, que peut-elle être devenue ?

—Quoi ? n'avez-vous donc jamais eu de ses nouvelles depuis son départ ?

—Jamais, répondit Mariic.

—Ni vous ni personne ?

—Personne, mon bon monsieur, ni Dorothée, ni Ninore'h, ni ses amies de Crozon !

Kernoë poussa un profond soupir.

—Sont-ils donc morts ? murmura-t-il, sont-ils tombés victimes de quelque lâche guet-apens ?

Un long silence régna dans la salle, silence que pas un des assistants n'osa troubler. Enfin, Kernoë, qui paraissait être absorbé dans un flot de pensées tumultueuses, Kernoë se redressa lentement et fixant ses regards sur la jeune femme :

—Et que s'est-il passé à la ferme depuis cette nuit-là, demanda-t-il, le savez-vous ?

Mariic regarda son interlocuteur avec une expression de profond étonnement.

—Vous ne le savez donc pas ? dit-elle.

—Non, répondit Kernoë, je ne sais rien, qu'est-il arrivé ?

—Les bleus sont venus de Brest et ils ont pris la ferme !

—Oh ! dit Kernoë en levant les yeux vers le ciel ; il a dû encore m'accuser et me maudire !

—Le maître est parti, continua Mariic.

—Comment ? il ne s'est pas défendu ! s'écria Kernoë avec stupéfaction.

—Il ne pouvait se défendre, il était presque seul ; M. de La Prévalaye avait fait appeler les gars...

—Mais Séverin ?

—Cette même nuit de malheur, il avait quitté la ferme et depuis il n'a pas reparu.

—Séverin ! s'écria Kernoë en bondissant sur son siège, lui aussi avait quitté la ferme !

Le jeune homme s'étreignit le front avec un geste convulsif.

—Oh ! s'écria-t-il douloureusement, je comprends maintenant pourquoi on ne saurait retrouver leur trace ! oh ! malheureux que je suis !

Kernoë s'était levé avec un geste d'une violence inouïe. Crochetout lui saisit le bras.

—Mais s'il les avait tués, dit-il, il serait revenu à la ferme.

—La ferme n'est-elle pas maintenant en la puissance des soldats de la République ? dit vivement Kernoë.

—On eût retrouvé des traces de leur mort.

—Peut-être ! murmura Kernoë.

Et se retournant vers Mariic et Le Caër :

—Et Catherine ? reprit-il.

—Elle est partie avec le maître, répondit la jeune femme.

—Le maître a donc, lui aussi, quitté la ferme ?

—Il a abandonné la ferme quand les bleus sont venus.

—Mais je...

La porte, en s'ouvrant brusquement pour laisser passage à un homme, coupa la parole sur les lèvres de Kernoë. Tous les regards s'étaient tournés vers le nouvel arrivant.

—Kerloch ! s'écria-t-on.

Kernoë se précipita vers lui :

—Que sais-tu ? s'écria-t-il.

—Rien concernant mademoiselle Jeanne, répondit Kerloch ; je n'ai rien pu apprendre, mais absolument rien.

En parlant ainsi, Kerloch s'était avancé dans la salle, il était alors placé en pleine lumière, son visage était extrêmement animé comme si une émotion violente eût agité l'organisation morale.

—Qu'as-tu donc ? demanda Kervern qui avait remarqué l'état de surexcitation dans lequel paraissait être son cousin.

—C'est que je viens de voir un spectacle horrible ! répondit Kerloch : Il y a quelques heures, au moment où j'atteignais la plaine des bruyères de Languidu, le combat venait de cesser et j'examinais le terrain pour trouver un passage. J'étais sur le bord des marais et je voyais au loin les dragons parcourir les bruyères au galop et les paysans qui se courbaient pour disparaître dans les bruyères. J'hésitais sur la route que je devais suivre, quand j'entends soudain des cris rauques, des soupirs et des sanglots. Je regarde, j'examine et j'aperçois tout près de moi comme une masse qui se remuait dans les hautes herbes. Je m'avance encore et je reconnais une jupe de femme. Effectivement il y avait dans une petite clairière une femme agenouillée sur le sol et qui priait les deux mains jointes et en pleurant.

— Dans quelle partie de la lande ? demanda Crochetout qui paraissait suivre avec le plus grand intérêt le récit commencé par Kerloch.

— Près de Camors.

— Eh ! bien, cette femme ?... Continue donc.

— Je m'approchai, reprit Kerloch, et je vis un corps étendu devant la femme qui pleurait, c'était celui d'un homme : il était couvert de sang, sa tête surtout ne paraissait plus présenter qu'une plaie affreuse.

— Sa tête ? s'écria Crochetout, il était blessé à la tête, dis-tu ?

— Oui, commandant.

— C'était un homme de grande taille ?

— Énorme.

— Très-fort, demi-nu, une peau de bique sur le dos.

— Oui, oui, c'est bien cela.

— Et, ne connaissais-tu pas cet homme ?

— Si, commandant, et chacun le connaissait bien comme moi dans le pays de Crozon, c'était Philopen, le poulpican...

— Philopen !

— Celui qui nous avait donné jadis, à Kervern et à moi, tous les ordres qu'il fallait pour vous venir en aide quand vous étiez poursuivis par les gars et les Anglais sur les falaises...

— Et cet homme était mort ? s'écria Crochetout qui était devenu d'une pâleur livide et qui dardait sur Kerloch des regards étincelants.

— Non, commandant, il vivait encore.

— Ah ! dit le capitaine corsaire en levant les yeux vers le ciel... Dieu est juste ! il ne doit mourir que de ma main.

Crochetout s'était levé et avait été prendre son sabre placé sur une chaise près d'une paire de pistolets, qu'il arma rapidement.

Nordèt et Kernoë s'étaient avancés vers lui.

— Vous quittez Locminé ? demanda Kernoë.

Sans lui répondre, Crochetout revint près de Kerloch.

— Tu vas me servir de guide, dit-il, il faut que tu me conduises sur l'heure à l'endroit où tu viens de laisser ce blessé.

— Mais, commandant, il n'est plus là, répondit Kerloch.

— Comment ! qu'en sais-tu ?

— Quand j'ai eu reconnu Philopen, j'ai demandé à la Mary-Morgan qui était près de lui ce qu'il fallait faire, car je ne voulais pas l'abandonner. La petite pleurait toujours, mais j'ai fini par comprendre ce qu'elle voulait, car elle me faisait des gestes. Je me suis emparé d'un cheval libre qui passait en se sauvant : c'était celui d'un dragon. La petite m'a fait placer dessus le corps de Philopen, et puis elle m'a dit merci, et puis elle a pris le cheval par la bride et elle s'en est allé au pas.

— Tu ne l'as pas suivie ?

— Je le voulais, mais elle me l'a défendu.

— Où allait-elle ?

— Je ne sais.

— Tu ne le lui as pas demandé ?

— Elle ne m'a pas répondu.

— Et cet homme, ce Philopen, vivait encore, tu en es sûr ?

— J'ai senti son cœur battre en le portant sur le cheval.

— Où a-t-elle pu le conduire ? se demandait Crochetout.

Puis après avoir réfléchi durant quelques minutes :

— Vieux ! dit-il à Kerloch, te rappelles-tu d'une façon précise l'endroit où tu as vu l'homme blessé et la jeune fille ?

— Oh !... parfaitement... commandant !... répondit Kerloch, je vous l'affirme.

— Tu pourras m'y conduire, même la nuit ?

— Oui, commandant.

— Alors, viens, matelot, et ne perdons pas une minute. Emporte une lanterne, un briquet, et en route ! Peut-être trouverons-nous là des indices qui nous guideront sur la route qu'ils ont prise.

Pendant que Crochetout attachait sa hache à sa ceinture et qu'il s'assurait que ses pistolets étaient en état, Kernoë avait pris son fusil placé dans un angle. Nordèt, Kervern et Fignolet s'étaient levés aussi. En s'avancant vers la porte, Crochetout les trouva tous quatre debout et l'attendant.

— Commandant, dit Kernoë, nous vous suivons. Peut-être ne serons-nous pas trop nombreux pour arriver, en réunissant nos efforts, à connaître la vérité.

Crochetout répondit par un signe affirmatif. La porte s'ouvrit, et Kerloch, passant le premier, s'avança dans la rue principale de Locminé. Crochetout et Kernoë le suivaient, marchant côte à côte. Derrière eux venaient Nordèt, Kervern et Fignolet le moussaillon.

Les soldats du petit corps d'armée encombraient la ville. Les maisons n'ayant pas suffi pour offrir un abri à tous les soldats, la plupart d'entre eux étaient campés à la belle étoile, se formant un abri du mieux qu'ils avaient pu, et ils s'étaient endormis sur une moelleuse couche de boue à demi liquide, avec cette insouciance de l'homme de guerre qui ne compte plus avec les fatigues et les privations.

Des sentinelles veillaient de distance en distance : des officiers, enveloppés dans leurs manteaux, faisaient leur ronç, précédés par le soldat qui portait la lanterne sourde.

C'étaient des : " Qui vive ! " perpétuels auxquels il fallait répondre, des mots de passe qu'il fallait échanger. On voyait que les précautions les plus minutieuses avaient été prises. Pour quitter la ville, Crochetout fut contraint d'exhiber un ordre en blanc, donné par le général Brune, et qui lui permettait d'aller et de venir partout à sa guise.

Au moment où elle franchissait les dernières limites de la ville en longeant une haie servant de clôture à un champ, la petite troupe, à demi dissimulée dans les ombres de la nuit, fut croisée par un cavalier arrivant au grand trot d'une monture qui paraissait être exténuée.

Le cavalier, qui était vêtu de noir de la tête aux pieds, passa en adressant un : " Dieu soit avec vous ! " à cette troupe qu'il prenait évidemment pour une patrouille explorant l'extérieur de cette ville.

— Tiens, dit Kervern, on dirait que c'est l'abbé Bernier !

Crochetout avait pris le bras de Kernoë. Il était tellement absorbé dans ses pensées, qu'il n'avait pas remarqué le cavalier qui venait de passer.

— Si vous m'aimez, dit-il, vous allez me donner votre parole d'honnête homme de me répondre franchement, sans hésiter. Vous savez bien que je ne puis que vous adresser une question à laquelle un homme d'honneur peut répondre. Dites, Kernoë, voulez-vous ?

— Vous avez ma parole, commandant, dit Kernoë, que l'émotion extraordinaire à laquelle était en proie Crochetout, cet homme de bronze, paraissait vivement impressionner.

— Que connaissez-vous du passé de Philopen ?

— Rien ! dit Kernoë.

— Votre parole ?

— Ma parole d'honneur.

— Depuis quand le connaissez-vous ?

— Presque depuis mon enfance ; je le connais pour l'avoir vu errer dans le pays ainsi qu'il le faisait. Il est muet et sourd, dit-on, donc personne ne lui a parlé.

— Quant à moi, je n'avais jamais même échangé un geste avec lui jusqu'au jour où il m'a mis à même de vous servir, et encore n'ai-je presque jamais eu affaire qu'à la jeune fille qui lui sert d'interprète.

— Ainsi vous ne savez pas ce qu'a pu être cet homme ?

— Non, commandant.

— Personne ne le sait en Bretagne ?

— Je crois qu'on ignore absolument quel a pu être cet homme. On a bien raconté dans les fermes, que c'était un enfant perdu et jeté sur la côte dans un naufrage, mais d'autres prétendent que Philopen était déjà un homme fait quand il est venu dans la Cornouailles.

— Et personne n'a tenté de lui parler ?

— Si fait, mais personne n'a réussi.

— Et pourquoi nous a-t-il prêté son aide et son concours ?

— Je l'ignore. Au moment où je désespérais pour vous, commandant, il m'a envoyé par la jeune fille les moyens de vous sauver. J'ai accepté avec joie ; il n'y avait pas un instant

à perdre, j'ai agi sans avoir d'explications. Depuis ce moment, vous savez qu'il a toujours continué à nous servir et à veiller sur vous.

—Mais pourquoi ?

—Je l'ignore.

—Est-ce vrai qu'il a constamment refusé de me voir ?

—Oui, commandant.

—Est-ce tout ce que vous savez ?

—Tout absolument, commandant ; mais interrogez Kervern et Kerloch, ils sont du pays qu'ils n'ont pas cessé d'habiter, et Philopon s'est adressé à eux aussi pour vous être utile.

—Je les ai interrogés et ils ne savent rien, murmura Crochetout.

Puis après un assez long silence :

—Oh ! dit le corsaire en serrant les poings avec une expression effrayante, il faut que je le revoie... il le faut... car c'est lui... c'est bien lui !

Fignolet se dressa sur ses pointes pour arriver avec sa bouche à l'oreille de Nordèt.

—Maître, dit-il, relevez donc un peu le point. Quoi donc qu'il a, le commandant ? Il a l'air d'avoir la boussole vent dessus vent dedans !

—Ce qu'il a, dit Nordèt en faisant passer sa chique à tribord et en fronçant les sourcils. Il a ce qu'il doit avoir, moussaillon ; ce que j'ai, ce que t'as, ce qu'ont les autres : il a un embardement général, quoi ! C'est-il étonnant, le chat du bord est mort !

IV

L'INCONNUE.

Kervern ne s'était pas trompé : c'était l'abbé Bernier qui venait de croiser la petite troupe à l'entrée de la ville. Arrêté aux avant-postes, l'abbé demanda à être conduit sur l'heure auprès de Brune.

On courut réveiller le général et le prévenir ; il donna ordre d'introduire sur-le-champ le digne prêtre. Brune était à demi vêtu, son habit d'uniforme déboutonné, son sabre et ses pistolets placés sur une table près du canapé sur lequel il avait pris quelques instants de repos.

—Qu'y a-t-il donc ? demanda-t-il en voyant l'abbé entrer précipitamment.

—Il y a, général, que vous pouvez faire relever vos hommes en toute sécurité, répondit l'abbé dont le visage rayonnait de bonheur.

—Comment ? s'écria Brune avec étonnement et en faisant un pas vers le prêtre.

L'abbé Bernier avait entr'ouvert sa soutane, et il prit un papier plié qu'il tendit au général. Brune le déplia et poussa une exclamation.

—Cadoudal a signé ! s'écria-t-il.

—Oui, général, Cadoudal et le marquis de La Prévalaye ont consenti, ce soir même, à signer la paix. L'engagement qui a eu lieu aujourd'hui sera le dernier combat qui aura désolé la Bretagne.

—Il accepte les conditions que j'ai imposées ?

—Toutes, général.

—Ainsi les fusils et les canons que les Anglais ont débarqués...

—Georges s'engage à vous livrer vingt mille fusils et vingt pièces de canons. Cela est stipulé, voyez !

Le général lut attentivement le papier important que l'abbé venait de lui remettre. Puis, redressant la tête :

—C'est à vous seul qu'il appartient de porter cette signature au premier consul, dit-il. Je suis convaincu que le général Bonaparte sera satisfait de tout ce que vous aurez su faire, monsieur l'abbé. Quant à moi, je vous remercie sincèrement ; cette guerre affreuse me pesait ; j'aime à me battre, mais j'aime à voir en face de moi les ennemis de la France et non pas de pauvres Français égarés. Vous avez accompli une belle et sainte mission, monsieur l'abbé ; encore une fois, je

vous le dis, mais croyez-vous que Cadoudal ne cherche pas à nous tromper ?

—Voici ce qui s'est passé devant moi ce soir même, répondit l'abbé. Je dois vous dire d'abord que Cadoudal avait reçu la promesse formelle de l'Angleterre d'une somme considérable dont son armée avait le plus impérieux besoin. Or, cette somme devait être débarquée il y a deux mois ; il y a deux jours, Georges l'attendait encore. J'ai été assez heureux pour décider Cadoudal à signer la paix ; il a apposé sa signature ce soir à cinq heures en même temps que le marquis de La Prévalaye. À six heures je causais avec Cadoudal, que j'engageais vivement à se rendre à Paris, car je sais que le premier consul veut le voir, lorsqu'un de ses officiers entra précipitamment et lui annonça que des vaisseaux anglais, mouillés dans la rade de Quiberon, lui apportaient les fonds promis. Georges n'hésita pas ; il ne me regarda même pas : "Retournez à Quiberon, dit-il, et dites à l'amiral que je viens de conclure la paix et que je ne puis recevoir des fonds destinés à continuer la guerre." Croyez-vous que l'homme qui a fait cela puisse manquer à sa parole ?

—Que vous a-t-il répondu à propos du désir manifesté par le premier consul de le faire venir à Paris ?

—Il est disposé à faire ce voyage. Il a évidemment une admiration sincère pour le génie du général Bonaparte, mais malheureusement...

—Quoi donc ? demanda Brune en voyant l'abbé s'arrêter.

—Malheureusement, je doute fort que, quelle que soit la puissance d'ascendant du premier consul, il puisse faire changer la manière de voir de Cadoudal, qui est un fanatique.

En cet instant, l'officier qui avait introduit l'abbé Bernier auprès du général en chef de l'armée de l'Ouest entr'ouvrit la porte.

—Que voulez-vous ? demanda Brune.

—Mon général, répondit l'officier, c'est quelqu'un qui désire parler à M. l'abbé Bernier.

—Qui cela ?

—Une femme. Elle dit qu'il faut qu'elle lui parle sur l'heure.

—Vous a-t-elle dit son nom ? demanda le prêtre.

—Non ; elle a dit simplement qu'elle voulait vous parler sans perdre un instant. Comme je lui expliquais que cela était impossible, qu'il fallait attendre, elle s'est écriée qu'il s'agissait d'une existence ; qu'il fallait qu'elle vit M. l'abbé sur l'heure et qu'elle se ferait plutôt tuer que de se laisser éconduire sans lui avoir parlé. Ma foi, mon général, l'insistance de cette femme était si extraordinaire, elle paraissait tellement souffrir, tellement désirer parler à M. le recteur, que je me suis senti touché, et je me suis permis...

—Où est cette femme ? demanda l'abbé.

—En bas, dans la salle du rez-de-chaussée de la maison.

L'abbé adressa un geste au général.

—Excusez-moi, dit-il, mais peut-être y a-t-il des souffrances à consoler !

Et se retournant vers l'officier :

—Vous avez bien fait de venir me prévenir, monsieur, ajouta-t-il ; et maintenant si vous voulez me conduire auprès de celle qui vous envoie, je vous suis.

L'officier descendit et guida le prêtre jusque dans une salle située au rez-de-chaussée de la maison et qu'éclairait mal une lampe fumeuse.

Dans cette pièce était assise sur un siège et repliée sur elle-même, une femme portant des vêtements noirs et enveloppée dans une de ces capelines énormes à quadruple collet, telles qu'en portent les riches paysannes de la Cornouailles les jours de pardon ou de marché à la ville.

Le grand capuchon qui recouvrait ses traits ne permettait pas de distinguer son visage.

Au bruit que fit l'abbé en entrant, elle releva la tête et, en apercevant le prêtre qui s'avancait avec empressement, elle bondit vers lui, et saisissant le bas de sa soutane dans ses deux mains, elle la porta à ses lèvres en s'inclinant profondément et avec une émotion visible.

— Mon père ! balbutia-t-elle en se tenant à demi détournée et courbée comme pour cacher son visage.

— Quo me voulez-vous, mon enfant ? demanda l'abbé avec bonté.

Des sanglots déchiraient la gorge de la jeune femme et des spasmes nerveux faisaient frissonner ses épaules.

— Que me voulez-vous donc ? répéta l'abbé.

— Quo vous veniez avec moi, mon père, balbutia la femme.

— Et où cela ?

— Au près de quelqu'un qu'il faut que vous voyiez.

— Un malade ? un blessé ?

— Un mourant ! Venez vite, mon père, oh ! venez, venez.

— Je suis prêt à vous suivre, mon enfant. Partons !

La jeune femme parut hésiter et elle se tordait les mains avec une expression de douleur folle.

— C'est que c'est loin ! bien loin ! disait-elle. Oh ! vous ne voudrez pas, mon père. Et cependant il faut que vous veniez, car s'il mourait sans vous voir... oh ! il serait damné...

— Venez, mon enfant, je ne suis pas encore trop fatigué, d'ailleurs la ville n'est pas bien grande.

— Mon père, ce n'est pas dans la ville qu'il faut aller...

— Où donc ?

— Loin, bien loin, dans la plaine.

— Eh bien, j'ai mon cheval, et je vous emmènerai.

— Oh ! s'écria la jeune femme en joignant les mains, vous êtes bon, monsieur l'abbé, vous êtes un des anges du bon Dieu... Venez, venez !

Et, se cramponnant au bras du prêtre, la jeune femme l'entraîna, mais en ayant soin de maintenir de l'autre main le capuchon de sa mante sur son visage.

Tous deux gagnèrent la cour : deux chevaux y étaient attachés. La jeune femme courut vers l'un et s'élança en crupé avec une agilité merveilleuse. L'autre cheval appartenait à l'abbé. Le prêtre se mit en selle.

Ils franchirent le seuil de la grande porte donnant sur la rue, la jeune femme marchant un peu en avant comme pour servir de guide ; un soldat les accompagnait pour leur éviter tous les retards résultant des rencontres des sentinelles, des patrouilles et des rondes.

— Celui vers lequel vous me conduisez m'a-t-il donc envoyé chercher ? demanda le prêtre.

— Oui, répondit la jeune fille.

— Mais est-ce moi personnellement qu'il a demandé, mon enfant, ou est-ce un prêtre seulement qu'il désirait voir ?

— C'est vous-même, monsieur l'abbé, vous et non un autre, car si je ne vous avais pas rencontré, je devais revenir sans avoir ramené personne avec moi.

— Et quel est celui qui me demande ?

— Vous ne le connaissez pas.

— Ne pouvez-vous me dire son nom ?

— Il m'a défendu de vous donner aucun renseignement, mon père.

— Et pourquoi ?

— Il craindrait peut-être si vous le connaissiez que vous ne vouliez pas venir.

L'abbé se redressa avec une expression de majesté sainte :

— Partout où est la souffrance un ministre du Seigneur doit accourir ! dit-il. Mais si celui qui vous envoie vous a défendu de dire son nom, ne parlez pas, mon enfant, conduisez-moi vers lui.

En ce moment, ils atteignaient les limites extrêmes de Locminé, mais du côté diamétralement opposé à celui par lequel étaient partis Crochetout et ses amis. La jeune femme mit sa monture au galop, et l'abbé la suivant, tous deux s'élançèrent, après s'être séparés du soldat, sur la route de Moréac, cette route sombre, tortueuse et montueuse, accidentée et mauvaise, véritable route de l'enfer.

L'obscurité de la nuit rendait le chemin plus mauvais encore, mais les petits chevaux le parcouraient sans ralentir leur allure, avec cette ardeur et cette sûreté de pied particulières à leur race.

Bientôt ils eurent dépassé les premiers taillis de cette forêt magnifique qui s'étendait jadis de Locminé à Ploërmel, cette forêt fameuse de Brocéliande qui a servi de lieu de scène à tous les fantastiques romans de la *Table Ronde*.

Une heure du matin sonnait à l'horloge, en ce moment, de la ville de Locminé.

V

LES RECHERCHES

Quand on quitte Locminé pour se rendre à Camors, quand on suit la route opposée à celle de Moréac que venaient de prendre l'abbé et la jeune fille lui servant de guide, on se trouve presque aussitôt dans une sorte de steppe dénudée s'étendant des bords de l'Evel jusqu'à Plumelin.

A cette époque de l'année où nous sommes arrivés, c'est-à-dire au plein cœur de l'hiver, les pluies abondantes qui étaient tombées avaient métamorphosé la lande en un lac fangeux dont la chaussée de nos boulevards peut donner une idée exacte en temps d'arrosage. C'était, sur plusieurs lieues d'étendue, une sorte de boue liquide jaunâtre dans laquelle un cheval eût enfoncé jusqu'à mi-jambe et que la brise ridait parfois à sa surface.

Au centre de ce lac (qui a peut-être inspiré l'illustre Mac-Adam) était une espèce de chaussée élevée, dominant la mer jaune et formant un sentier sur lequel on pouvait s'aventurer à pied sec.

Ce sentier, qu'à la rigueur deux chevaux eussent pu suivre de front, se dessinait nettement, suivant la direction de Baud, et comme il était fait de pierres blanches, il se détachait sur le fond brun du lac fangeux, même au moment où les ténèbres de la nuit étaient les plus obscures.

A l'heure où l'abbé Bernier et sa conductrice atteignaient la lisière de la forêt de Brocéliande, six hommes s'arrêtaient sur le bord d'une petite rivière qui coupait brusquement le sentier de pierre et la lande. Ces six hommes, c'étaient Kerloch, marchant seul en tête et éclairant le chemin ; Crochetout et Kernoe venant après Nordet ; Kervern et Fignolet formant la marche.

La petite rivière était profondément encaissée, mais peu large ; les six hommes la franchirent successivement à l'aide d'un grand bâton ; de l'autre côté, ils retrouvèrent le sentier de pierres.

Une heure du matin sonnait à l'église d'un village perdu dans la lande au moment où ils atteignaient un bois de sapins placé à l'extrémité du lac fangeux. Là la nature reprenait ses droits de production et le sol devenait plus riche.

Crochetout appela Kerloch qui se replia sur la petite troupe.

— Sommes-nous loin encore de l'endroit dont tu m'as parlé ? demanda-t-il.

— Non, commandant, répondit Kerloch. Camors est là-bas sur l'autre rive de l'Evel. S'il faisait jour, vous pourriez même distinguer d'ici les toitures des maisons.

— Est-ce qu'il nous faut atteindre la ville pour arriver sur les lieux où tu as vu le blessé ?

— Non, commandant, nous n'aurons même pas besoin de traverser la rivière ; c'est là-bas dans la plaine des bruyères, près du marais.

— Avançons vite !

Ils se remirent en marche : le terrain était meilleur, mais l'obscurité était rendue plus profonde encore par le branchage de pins. Cependant ils avançaient rapidement.

— Kernoe ! dit tout à coup Crochetout qui, à l'exception des renseignements qu'il venait de demander à Kerloch, n'avait pas prononcé une parole depuis l'instant où la petite troupe avait atteint le sentier de la lande ; Kernoe, savez-vous qu'elle est cette jeune fille qui ne quitte pas celui... celui que nous cherchons ?

— Celle que l'on nomme la mary-morgan et que l'on prétend être sorcière ?

— Oui, celle-là, quelle est-elle réellement ?

— Je l'ignore encore.

—Mais vous lui avez parlé ?

—Souvent, puisque c'est elle qui me remettait les provisions que je devais vous porter et qui me transmettait les renseignements que m'envoyait Philopen.

—Est-ce sa fille ?

—C'est peu probable, on ne lui a jamais connu de femme ; voici près de vingt ans, je crois, qu'il est dans le pays et la petite a seize ans au plus...

—Mais que raconte-t-on ?

—On fait des récits fantastiques comme toujours. on la prétend fille des eaux et on dit que c'est un soir, en allant cueillir un bouquet d'algues dans la mer, que le poulpican a trouvé la petite mary-morgan qui venait d'éclore...

—Mais rien de sérieux ?

—Rien !

—Quelle peut être cette petite fille ? se demanda Crochetout sans paraître se préoccuper si son compagnon entendait ou non ses paroles. Pourquoi est-elle près de lui, et, si... si c'est lui... que lui est donc cette enfant ?

En ce moment un bruissement sourd retentit. c'était le murmure des eaux de l'Ével : cette rivière, affluent de gauche du Blavet, dont les voyages nocturnes venaient de s'approcher.

—Voici les bruyères, dit Kerloch ; par ici, commandant : suivez le bord de ce marais, à gauche, celui qui longe la rivière, là... J'étais ici, précisément à cet endroit... les dragons chargeaient là-bas. Il doit même y avoir des cadavres...et j'entendis les cris et les sanglots...

—Partant de quel côté ? demanda Crochetout, qui explorait les lieux avec une anxiété poignante.

—De là !

Kerloch designait de la main une touffe de bruyères placée à quelques pas.

Crochetout s'en approcha vivement. il se baissa, examina la place et demeura immobile, absorbe évidemment par l'examen auquel il se livrait avec une anxiété des plus vives.

Kernoe, penché également vers la terre, examinait le sol avec une attention aussi minutieuse.

—Effectivement, les herbes ont été foulées ici et là, dit-il.

—Voici les traces de sang, ajoutait Crochetout.

—Là...encore...Tenez !

En cet endroit, la terre, était absolument privée de grands arbres, l'obscurité était beaucoup moins profonde, et la clarté relative de la nuit, bien qu'il ne fit pas de lune, permettait aux yeux exercés de faire un examen approfondi des lieux.

—C'est ici encore où j'ai amené le cheval, reprit Kerloch en s'avancant.

—Et quelle route as-tu suivie ?

—La petite qui tenait le cheval a remonté l'Ével, comme si elle eût voulu prendre la route de Josselyn.

—Tu ne les as pas suivis ?

—Non, commandant.

—Et tu es sûr de ne pas te tromper dans la direction que tu indiques ?

—Parfaitement sûr.

—Très-bien, matelot.

Et Crochetout, se redressant, appela du ton, autour de lui, tous ceux qui l'avaient accompagné et qui paraissaient attendre avec une sorte d'anxiété fébrile qu'il annonçât la résolution qu'il voulait prendre.

—Mes amis, leur dit-il d'une voix émue, vous savez tous de quoi il retourne ? Il faut que je retrouve celui dont nous a parlé Kerloch, ce poulpican que vous avez tous vu. Où est-il ? Je n'en sais rien. Et voilà ce qu'il faut savoir. Il est parti d'ici il y a quelques heures à peine, il faut relever les traces comme font les sauvages. Allons, égaillez-vous, comme disent les chouans. Relevez le terrain, enfants, et, au premier indice, prévenez-moi. Rangeons-nous tous autour de cette place et partons ensuite dans une direction différente. Est-ce compris ?

—Oui, commandant, répondit-on.

Tous obéirent et formèrent un cercle autour de la partie des

bruyères sèches qu'avait dû fouler le blessé. Il était facile d'examiner le sol, car les feuilles des bruyères étant tombées avec les premières gelées, rien n'obstruait la vue.

Tous se baissèrent et s'avancèrent dans des directions différentes, cherchant la fuite comme eût fait une meute en quête de la voie.

Kerloch remontait, en suivant la berge, le cours de l'Ével. Crochetout venait ensuite, explorant un peu plus à l'est ; puis Kervern.

Kernoe, Nordèt et Figolet explorèrent le sud dans la direction du sud, du sud-est et de l'est. Nordèt fumait avec un acharnement denotant le degré d'attention auquel avait atteint la minutie de sa recherche.

—Pour du sang, il y en a même évu, pas mal, disait-il. Pas vrai, Figolet ?

—Oui, maître, répondait l'enfant presque couché à plat ventre.

—Mais...je ne vois que ça.

—Et moi aussi.

—Voici des traces de pas de chevaux, dit vivement Kernoe.

—Où cela, matelot ? cria Nordèt en s'avancant.

—Ici...

—C'est vrai...mais on jurerait qu'il avait huit pieds, le cheval.

—Il y avait deux chevaux...

—Pour lors, je...

—Voici les traces du cheval, cria Kerloch qui était dans une direction absolument opposée.

—Comment ? dit Kernoe en s'arrêtant.

—Oui ! oui ! c'est bien par là qu'il est parti, reprit le matelot.

—D'ailleurs, ajouta Crochetout qui s'était élancé et qui examinait attentivement le sol, il n'y a pas à se tromper. Vois là, dans la terre, l'impression des pieds nus de la jeune fille à côté de celle des pieds de devant du cheval... qu'elle menait par la bride.

—Oui, dit Kerloch.

—Mais, reprit Nordèt, et notre sillage à nous...

—Ces empreintes qui vont dans une direction opposée, dit Kernoe.

Crochetout était venu près du matelot :

—Il y avait deux chevaux ! dit-il.

—Et qui venaient de la rivière ! cria Figolet. Voilà l'endroit où ils ont fait ébouler la berge en se pomoyant dessus.

—Ce sont des dragons qui auront...

—Non, interrompit Kernoe, ce ne sont pas des chevaux de dragons. D'ailleurs, ils ne couraient pas...ils marchaient...et puis, deux dragons n'eussent pas passé seuls ; ils eussent été beaucoup plus nombreux.

—Cela est certain ! dit Crochetout, mais qu'importe, je...

—Qu'est-ce que cela ? dit Kernoe en se baissant vivement. Il ramassa sur la terre humide et boueuse un petit objet qu'il tint dans sa main :

—Un portefeuille ! dit-il.

—Un portefeuille ! reprit Crochetout en se penchant pour mieux examiner l'objet en dépit des ténèbres.

—Oui, commandant, tenez !...

—Ah ! tonnerre ! cria Crochetout en se saisissant du portefeuille.

—Quoi donc ?

—Les papiers que j'avais confiés en double à Delbroy.

—Quoi ! ce portefeuille...

—Est le sien !

Kernoe tournait le portefeuille.

—Il n'a pas de taches de sang ! dit-il avec un soupir joyeux.

—Delbroy a donc passé par ici ?

—Et il n'y a pas longtemps ! cria Figolet qui examinait toujours attentivement le sol, car les traces sont toujours fraîches. Tenez ! relevez-moi ça ! on compterait les clous des fers des chevaux !

Kernoe se pencha vivement, suivit de l'œil les indications et, revenant vers Crochetout :

—Commandant, lui dit-il d'une voix brève en l'entraînant un peu à l'écart, nous n'avons pas de temps à perdre ; vous avez retrouvé les traces de celui que vous voulez atteindre, élanchez-vous sur ces traces...

—Et vous ? demanda Crochetout en regardant fixement son interlocuteur.

—Commandant, il faut que nous nous séparions ! dit Kernoe.

—Oui, dit Crochetout : je l'avais deviné. Je comprends ce qui se passe en vous. Séparons-nous donc. Choisissez parmi mes hommes ceux que vous voulez emmener avec vous.

Kernoe secoua la tête :

—Aucun ! dit-il.

—Quoi ! vous refusez ?

—Oui, commandant.

—Mais comment irez-vous ?

—Seul.

Crochetout fit un geste d'impatience violente :

—Impossible ! dit-il.

—Mon commandant, cela m'est pas impossible. Vous savez ce que je veux faire. Je ne cours pas après des ennemis, mais bien après des amis que le danger menace. Trop d'hommes acharnés à leur poursuite pourraient leur nuire au lieu de les préserver. Vous, au contraire, avez besoin d'être entouré en face du grave péril où vous aller vous trouver. Laissez-moi aller seul, commandant. Séparons-nous et donnons-nous rendez-vous à Locminé dans deux jours.

Crochetout parut réfléchir quelques instants, puis, après un silence :

—Pour la recherche à laquelle vous voulez vous livrer, dit-il, il vaut mieux effectivement être seul. D'ailleurs, qui sait si vous serez précisément sur la voie, et si, durant la route que j'ai encore à faire, je ne trouverai pas de nouveaux indices ? Allez donc, mon ami, vous êtes armé, et d'ailleurs, la paix va être signée, et il n'y aura plus d'ennemis sur notre vieille terre bretonne.

Crochetout étreignit rudement la main de Kernoe, puis tous deux, s'adressant un dernier geste, se séparèrent.

Crochetout, reprenant la tête de ses hommes, suivit les traces que Kerloch avait relevées. La petite troupe remonta le cours de l'Evel, longeant la rivière.

—Marche devant, dit le capitaine corsaire à Kerloch, et guide-nous. Si tu réussis, matelot, si tu me conduis face à face de celui que tu as vu blessé dans cette bruyère, tu pourras me demander ensuite ce que tu voudras : je te le jure.

—Oui, murmura Nordèt, mais le chat du bord est mort !

Et le vieux maître secouait la tête en lançant un regard empreint d'un pénible regret sur Kernoe qui, descendant, lui, le cours de l'Evel, disparaissait déjà dans les ténèbres.

—Quel gâchis, quelle embarde ! murmura Nordèt, et dire que, si on était en mer, on te relèverait la brise avec agrément, tandis que, dans ce brigand de pays de terriens, on ne sait jamais dans quelle aire qu'on est.

—Ah ! dit Crochetout en se baissant, ici le cheval a tourné à droite.

—Oui, ajouta Kerloch, il s'est enfoncé dans ce bouquet de bois.

—Voici toujours le pas de celle qui le conduisait par la bride.

—Oui, commandant.

—Et où mène ce sentier ?

—Il aboutit à la route de Baud.

—La route de Baud ! mais c'est celle de la forêt de Brocéliand ?

—Précisément.

—Allons ! en route.

Tous hâtèrent leur marche. Nordèt, qui s'avancait le dernier, lança un regard dans la direction du fleuve dont la petite troupe abandonnait les bords. Kernoe avait complètement disparu. Nordèt mordit sa chique avec une expression de rage impossible à rendre :

—Cré mille n'importe quoi ! murmurait-il encore. Ah ! si le chat du bord n'était pas mort !...

VI

LES RIVES DE L'ÉVEL.

Demeuré seul, Kernoe avait de nouveau examiné les traces des pas des chevaux, et s'étant bien assuré que ces traces suivent exactement la rive gauche de l'Evel, il s'était mis en marche avec cette allure ferme et régulière de l'homme qui entreprend courageusement un long voyage et qui a la résolution arrêtée de triompher de tous les obstacles pour atteindre le but.

Lui aussi cependant s'était retourné, lui aussi avait lancé un regard en arrière, et en voyant ses compagnons s'éloigner, un soupir s'était échappé de sa poitrine.

Son sabre au côté, son fusil soutenu par la bandouillère sur son épaule, il s'avancait tenant à la main le portefeuille qu'il avait ramassé, quelques instants plus tôt, et qui avait été pour lui un indice si précieux.

Tout en marchant, Kernoe ouvrit ce portefeuille et en fouilla l'intérieur.

—Si je trouvais quelque renseignement, se disait-il, quelque plan de route à suivre, quelque lettre...

Et il interrogeait successivement les papiers qu'il prenait. La nuit était moins noire ; les étoiles apparaissaient, se dégageant des nuages, et la lune, qui montait à l'horizon, envoyait sur la terre sa clarté blanchâtre. Le jeune homme, dont les yeux étaient accoutumés à l'obscurité, pouvait lire.

—Ce sont les papiers dont me parlait Crochetout, reprit-il ; tout ce qui a rapport à la *Brûle-Gueule*, des extraits du journal du bord. Rien là ne peut... Ah ! qu'est-ce que cela ? Une lettre du commissaire de la marine de Brest, pouvant servir de passeport, un permis de voyage. Ce n'est pas cela non plus. Mon Dieu ! ne trouverai-je donc rien ?

Et comme il avait enlevé tous les papiers qu'il tenait dans sa main gauche, il secoua de l'autre main le portefeuille vide avec un geste empreint de colère et d'impatience ; le geste fut si violent même que le portefeuille s'échappa de ses doigts et fut lancé à quelque distance.

Kernoe se baissa vivement pour ramasser le carnet, mais en ce moment un coup de vent furieux arrivant comme une trombe de la plaine, rasa le sol en le balayant, souleva un nuage de feuilles sèches et emporta dans un tourbillon tout ce qui se trouvait sur son passage.

Kernoe fut poussé vers la rivière et le portefeuille enlevé s'envola avant que le jeune homme eût pu le saisir et alla tomber dans les eaux de l'Evel.

Kernoe demeura un moment stupéfait, étourdi. Il regardait le carnet qui surnageait et que le courant entraînait en lui imprimant un incessant mouvement de rotation. Tout à coup une pensée jaillit dans l'esprit du jeune homme : il se frappa le front.

—Si j'avais mal examiné ce portefeuille, dit-il ; s'il y avait une poche secrète que je n'aie pu découvrir tout d'abord. Peut-être vais-je perdre là les renseignements les plus précieux et les plus positifs.

Kernoe regarda autour de lui ; l'Evel était bordé de distance en distance par des saules dont les rameaux dénudés, à cause de la saison, se dressaient hérissés comme les pointes d'un précipice.

Kernoe courut vers l'un de ces saules et, prenant dans sa poche un long couteau qu'il ouvrit, il coupa précipitamment une longue baguette, puis, revenant vers la rivière, il s'efforça de ramener à lui le portefeuille qui flottait.

Le courant était rapide, car les eaux, gonflées par la fonte récente des neiges, descendaient en bouillonnant. Le portefeuille entraîné était déjà loin du bord, et le temps que Kernoe avait mis à couper la branche avait suffi pour faire accomplir à l'objet flottant un parcours assez long.

Kernoe, se penchant au-dessus des eaux, se retenait d'une main à l'un des saules dont le tronc s'avancait presque hori-

zontalement au-dessus de l'abîme. La lune qui venait de se dégager, s'était voilée de nouveau et l'obscurité plus profonde rendait la recherche d'autant plus difficile.

Deux fois Kernoe toucha de l'extrémité de la gaule le portefeuille qu'il voulait ramener au rivage, deux fois le corps flottant tournoya et emporté par le courant échappa à la baguette de saule.

Ainsi qu'il arrive d'ordinaire en telle circonstance, en voyant l'objet de ses recherches lui échapper, Kernoe sentit s'augmenter dans son esprit l'importance de cet objet.

—Oh ! se disait-il en se penchant encore plus au-dessus de la rivière et en s'efforçant de ramener le portefeuille vers le rivage, oh ! je suis sûr que je n'ai pas su trouver ce que je cherchais... Ma sœur... Jeanne ! il y avait là de quoi me mettre sur ses traces. Ce portefeuille, il me le faut ! Oui !... oui ! il me le faut...

Et, une troisième fois Kernoe, se suspendant à une branche, attira à lui le portefeuille. Le hasard parut le favoriser : le vent, sautant tout à coup à l'ouest, refoula les flots vers la rive gauche ; le portefeuille, surnageant toujours, fut poussé sur la rive. Kernoe redoubla d'adresse ; de l'extrémité de sa gaule il attira l'objet flottant, le portefeuille glissa rapidement sur les flots.

Kernoe poussa un soupir de joie ; il se pencha plus avant encore, se tenant toujours suspendu de la main gauche à la branche de l'arbre qui lui servait de point d'appui.

Le portefeuille, obéissant à la double impulsion que donnaient le vent et la baguette, arriva précisément au-dessous de l'endroit où Kernoe se tenait. L'escarpement de la berge rendait la pêche difficile ; Kernoe se pencha, étendant la main.

Il effleurait l'eau, il allait atteindre le portefeuille...

Tout à coup un craquement retentit, Kernoe fit un effort : la branche à laquelle il se tenait venait de casser... Il voulut se rejeter en arrière, ses pieds glissèrent sur le talus de la berge.

La branche céda, le point d'appui manquait... Kernoe tomba en poussant un cri.

Les eaux s'entr'ouvrirent en jaillissant ; elles bouillonnèrent, puis elles se refermèrent, et un lugubre silence succéda au bruit de la chute.

VII

LA FORÊT DE BROCELIANDE.

La lune s'était complètement voilée et les ténèbres étaient plus profondes encore, car de gros nuages couraient au-dessus de la rivière.

C'était la route qui conduisait au Breil-du-Seigneur que suivaient l'abbé Bernier et sa conductrice. Le cheval de la jeune femme marchait toujours à une demi-longueur en avant de son compagnon.

Depuis qu'on avait quitté Locminé, la jeune femme n'avait pas prononcé une parole. Elle poussait rapidement sa monture qu'elle maintenait au galop de classe forçant ainsi le prêtre à prendre cette allure vive. Enveloppée dans sa mante, à demi repliée sur elle-même, on eût dit, à la voir passer dans l'ombre, une apparition magique ; mais des soupirs plaintifs s'échappaient à chaque instant de ses lèvres, des sanglots faisaient frissonner ses épaules, et elle était souvent contrainte de porter la main à ses yeux pour essuyer ses larmes.

L'abbé remarquait tous ces symptômes d'une douleur poignante : son regard, empreint d'une compassion profonde, caressait pour ainsi dire la jeune affligée et s'efforçait de lui porter des consolations que sa bouche n'osait émettre.

Où allait-il ? Auprès de qui le conduisait-on ? Le prêtre l'ignorait : il y avait misère à secourir, consolation à prodiguer, ces motifs étaient suffisants pour qu'il se hâtât de se rendre à cet appel.

D'ailleurs, l'abbé Bernier avait longtemps subi l'influence de l'esprit de parti ; l'un des premiers il s'était joint, en 1792, aux bandes royalistes de la Vendée ; durant de longues années

il avait fait le rude métier de prêtre-soldat, joignant à toutes les privations que s'impose le ministre de Dieu celle que la situation prodigue à l'homme de guerre. L'abbé était d'une bravoure qui avait fait souvent sensation, non pas de cette bravoure brillante et entraînante qui ressemble à une sorte d'ivresse sublime, mais de cette bravoure froide qui fait regarder la mort bien en face, et qui, entre le devoir et la vie, n'hésite jamais.

Cette course la nuit, à cheval, au milieu de cette forêt, avec un personnage inconnu qui eût pu porter l'inquiétude dans une âme moins bien trempée, laissait l'esprit du digne abbé libre et calme ; il ne songeait qu'à chercher un moyen d'apporter la consolation dans l'âme de sa compagne, mais il ne connaissait pas le sujet de sa douleur et il n'osait interroger.

On venait d'atteindre un taillis épais donnant réellement à cette partie du bois l'aspect d'une forêt vierge ; la nuit était obscure et l'épaisseur du taillis rendait cette obscurité plus grande encore. La jeune femme arrêta brusquement son cheval.

—C'est ici ! dit-elle simplement.

L'abbé arrêta sa monture en regardant autour de lui.

—Ici ? répéta-t-il.

La jeune femme fit un signe affirmatif et s'élança à terre.

L'abbé regardait toujours l'endroit où il se trouvait avec une expression d'étonnement de plus en plus grande. Cet endroit était une sorte de petit carrefour resserré et sur le sol duquel la lumière du jour ne devait jamais parvenir que tamisée par les branches resserrées des grands arbres qui l'entouraient.

L'habitude de voyager souvent la nuit avait développé chez l'abbé la faculté de distinguer les objets et les lieux en dépit des ténèbres. En promenant son regard autour de lui, il apercevait trois petits sentiers dont deux s'élançaient vers le nord-ouest et le nord-est, gravissant une montée assez rapide et dessinant vaguement leur étroite chaussée sous les broussailles ; le troisième, s'ouvrant en face des autres, paraissait descendre une pente rapide conduisant à un ravin.

Il n'y avait là ni trace d'habitation, ni rien qui décelât la présence d'un être humain ; aussi l'abbé commençait-il à se demander dans quel lieu l'avait conduit la jeune femme.

Celle-ci cependant avait mis pied à terre et attachait son cheval à un arbre ; elle courut ensuite prendre la bride de la monture de l'abbé.

—Descendez vite, mon père, dit-elle.

—Mais où donc allons-nous, mon enfant ? demanda le prêtre en mettant pied à terre.

—Là ! répondit la jeune femme en désignant d'une main la sente descendant dans le ravin, tandis que de l'autre elle dirigeait le cheval vers un gros tronc d'orme auquel elle l'attachait solidement.

Ensuite elle revint vers l'abbé.

—Venez, mon père, dit-elle, je vais vous conduire, mais marchez dans mes pas, suivez mes traces, car la route est dangereuse et un seul faux pas dans ce sentier peut être mortel.

Et passant rapidement devant le prêtre, elle s'engagea dans le sentier : l'abbé la suivit sans hésiter un moment.

Ce sentier, extrêmement étroit, s'enfonçait tout d'abord entre deux talus élevés, comme s'il eût été taillé dans la terre, mais tout à coup, à un tournant brusque, à gauche, la terre manquait à droite, c'est-à-dire que le talus descendait à pic et qu'un gouffre énorme, large, profond, s'ouvrait subitement ; au fond de ce gouffre était une petite vallée, fraîche, verte, arrosée par un cours d'eau limpide. Le sentier étroit courait tout autour de ce gouffre descendant en spirale, mais l'étroitesse du sentier, l'absence de tout parapet, de tout point d'appui et la profondeur du gouffre, en rendaient le parcours dangereux, ainsi que l'avait fait observer la jeune femme servant de guide à l'abbé.

Tous deux suivaient cette pente difficile, la lune, qui venait de se lever et qui brillait au ciel, éclairait l'orifice du gouffre ou pour mieux dire de l'entonnoir, mais ses rayons argentés

no parvenaient pas jusqu'au sentier tournant. La jeune femme s'avavançait avec une légèreté et une rapidité réellement merveilleuses : on eût dit une jeune chèvre courant sur une sente des falaises. L'abbé la suivait, plus lent dans sa marche, mais avec autant de fermeté et de précision.

Bientôt ils atteignirent sans accident la dernière partie du sentier, c'est-à-dire le dernier cercle qu'il traçait autour du gouffre avant d'arriver à la hauteur du sol de la vallée.

Une lueur pâle, comme celle projetée par une lampe voilée, resplendit alors derrière un petit bouquet d'arbres. La jeune femme précipita sa marche, l'abbé la suivit : tous deux posèrent le pied dans le fond de la vallée ; la jeune femme courut vivement vers l'endroit où on apercevait la lumière.

Là s'ouvrait une petite grotte enfouie sous un lit épais de lierre : c'était par l'ouverture de cette grotte que s'échappait le pâle rayon lumineux qui avait apparu. Une lampe, assez semblable à celles dont se servent les mineurs, était accrochée à une saillie et éclairait doucement l'intérieur de cette cavité du rocher.

l'oreiller ; des taches semblables étaient sur la natte recouvrant le sol de la petite caverne.

En s'avavançant, l'abbé avait jeté un regard rapide sur le lit, et il s'était arrêté brusquement : le spectacle qu'il contemplait était tellement étrange, tellement affreux qu'il s'était senti glacé de stupeur.

Tout ce sang répandu et d'où émanaient des odeurs âcres et fétides, saisissait tout d'abord en franchissant le seuil de la caverne, mais ce n'étaient pas ces émanations qui avaient impressionné si péniblement le prêtre, c'était la vue du corps placé dans le lit.

Ce corps, qui avait l'immobilité d'un cadavre, devait être encore animé cependant d'un reste de vie, car de temps en temps un soupir rauque et qui semblait déchirer la gorge s'exhalait, rompant le lugubre silence qui régnait dans la grotte. Il était facile de deviner aux formes accusées que ce corps, ainsi que je l'ai dit, était celui d'un homme. Quant au visage, il était impossible d'en distinguer les traits. Sans doute l'homme étendu là avait dû être blessé à la tête, car cette tête, couverte



Des sentinelles veillaient..... (Page 223)

Au premier coup d'œil il était facile de reconnaître que cette grotte avait depuis longtemps été préparée pour servir de lieu d'habitation. De grandes nattes de paille finement tressées recouvraient le sol.

Un grand coffre chargé de ferrures, un bahut de chêne et quelques meubles grossiers composaient le mobilier de cette singulière mais pittoresque demeure.

Devant la grotte passait le ruisseau ; le lierre encadrait absolument l'entrée, mais en approchant on voyait que ce lierre avait été coupé régulièrement à l'intérieur pour laisser jouer une fermeture faite comme ces volets des fenêtres qui se replient sur eux-mêmes.

L'abbé, au reste, n'avait pu faire toutes ces remarques ; sa compagne l'avait saisi par la main et l'entraînait rapidement vers le lit placé au fond de la grotte.

Sur ce lit était étendu un corps immobile : ce corps était celui d'un homme de grande taille, à en juger par les lignes so dessinant sous les draps ; la tête était appuyée sur un oreiller ; de larges taches de sang maculaient les draps et inondaient

de bandages imprégnés de sang, ressemblait à un amas hideux de linges rougeâtres.

Un œil, un œil, le droit, brillait par un interstice de ces bandages et dardait dans la demi-ombre des rayons lumineux. De tout le visage, on ne pouvait absolument distinguer que cet œil droit.

L'effet de cette tête voilée sous un amas de linges ensanglantés et de cet œil brillant au milieu de ces bandelettes tordues était quelque chose d'impossible à rendre.

L'abbé s'était arrêté ; le corps avait fait un mouvement comme si un tressaillement convulsif l'eût agité, et un soupir s'était fait entendre. La jeune femme s'était élancée.

S'agenouillant devant le lit, elle croisa ses mains en s'appuyant sur le bord du lit, comme si elle se fût disposée à prier, et après un silence :

— Mon ami ! dit-elle à voix basse et en étouffant un sanglot, mon ami... il est là !

Et comme le corps avait repris son immobilité :

— Il est là, reprit-elle, il est là celui que vous m'avez envoyé chercher.

Le blessé fit encore un mouvement, son œil s'anima, et il avança péniblement la tête.

L'abbé s'était approché de la couche ensanglantée, et la lumière de la lampe donnait alors en plein sur son visage.

VIII

LE MOURANT.

—Je suis un ministre du Dieu de paix et de pardon, dit l'abbé. Vous m'avez appelé près de vous, que voulez-vous de moi ? Est-ce l'absolution de vos fautes ? Confessez ces fautes, confessez-les avec franchise et recueillement, et le Seigneur tout-puissant vous entendra !

Le blessé ne répondit pas.

— Vos forces sont-elles épuisées au point que vous ne puissiez parler ? continua l'abbé.

Le blessé fit avec sa main droite un geste négatif.

— Vous pouvez m'entendre et me comprendre alors ? poursuivit l'abbé Bernier en s'approchant encore.

Le blessé fit cette fois un signe affirmatif.

— Pouvez-vous parler ?

Le blessé fit un signe que non. L'abbé se tourna vers la jeune femme qui venait de se relever et qui s'était reculée d'un pas, comme dans la crainte de gêner cette conversation si éminemment intime et secrète.

— Oh ! dit la jeune femme, les blessures qu'il a reçues sont affreuses ! Il a le visage déchiré !

— Et qui l'a pansé ?

— Moi.

— Vous connaissez-vous donc en médecine ?

— Non, mon père, mais Dieu m'a aidé et il a permis que je puisse donner un peu de soulagement à celui qui a tant fait pour moi ! à celui qui a été, à lui seul, toute ma famille !

— Où a-t-il été blessé ?

— Au combat de la bruyère de Camors.

— Aujourd'hui, alors ?

— Oui, mon père.

— Et qui... l'a... blessé ?

L'abbé fit cette question en hésitant, mais, se remettant aussitôt :

— Ne croyez pas qu'une indigne curiosité me guide, chère enfant, ajouta-t-il, tandis qu'une rougeur ardente lui montait au front. Non ! non ! D'ailleurs la paix est faite à cette heure, il n'y a plus en Bretagne ni blanc ni bleu... il n'y a que des citoyens français qui tous aiment leur patrie et sont prêts à la défendre...

Un soupir rauque interrompit l'abbé. Le blessé, en faisant un effort héroïque, s'était dressé subitement, son œil était ardemment fixé sur le prêtre. L'abbé comprit sans doute l'expression de ce regard, car il se pencha vers le blessé.

— Vous ignoriez ce que je viens de vous apprendre, reprit-il, vous l'ignoriez comme toute la Bretagne l'ignore encore à cette heure, mais demain la nouvelle sera publique. Georges Cadoudal et le marquis de La Prévalaye ont signé ce soir. A cette heure, je le répète, il n'y a plus sur ce vieux sol breton ni ennemis farouches, ni républicains, ni royalistes. il n'y a que des Français, et rien que des Français !

Le blessé leva son œil humide vers le ciel comme pour le remercier.

— Ainsi, reprit l'abbé, quand je demande qui vous a blessé, ce n'est pas l'homme que je veux instruire : c'est le prêtre auquel je veux apprendre quelle voie il doit prendre pour arriver plus vite à votre cœur.

— Ce sont les paysans qui l'ont frappé ! dit la jeune femme après un court silence.

— Quoi ! dit l'abbé avec étonnement. Quoi ! ce sont les royalistes qui ont blessé cet homme ?

— Oui, mon père ! répondit la jeune femme après avoir échangé un regard avec le blessé comme pour lui demander la permission de parler.

— Alors, cet homme était donc parmi les bleus ? reprit l'abbé.

— Oui et non, mon père. Il était dans la bruyère au moment

du combat. Il regardait la lutte sans y prendre part. J'étais auprès de lui et je priais, quand il aperçut soudainement un bleu qu'entouraient les paysans. Ce bleu allait infailliblement périr, car il était seul contre beaucoup. Alors il s'est élancé comme un lion en colère, il a dégagé l'homme, et, quand il l'a vu en état de faire tête aux autres, il s'est glissé dans les genêts pour atteindre la forêt, mais les paysans, furieux, l'entouraient. Il a lutté, il s'est frayé un passage, mais... il a été un moment accablé par le nombre et il est tombé couvert de blessures... Il allait périr, et j'allais mourir près de lui quand les soldats bleus sont arrivés à cheval et ont mis les paysans en fuite... !

L'abbé écoutait la jeune fille, mais celle-ci avait cessé de parler. Le prêtre se retourna vers le blessé.

— Vous vous sentez mourir, et vous m'avez fait demander pour vous administrer les derniers sacrements, dit-il, et recommander votre âme à Dieu ?

Le blessé fit un signe affirmatif.

— Alors, reprit l'abbé, éloignez-vous, jeune fille, laissez-moi seul auprès de cet homme.

— Non ! non ! cela est impossible, mon père ! dit vivement la compagne du blessé, Non ! non !

L'abbé la regarda avec étonnement :

— Voulez-vous donc assister à sa confession ? demanda-t-il.

— Mon père ! il ne se confessera pas ainsi que vous le supposez !

— Et pourquoi ?

— Parce qu'il ne peut parler... il est muet !

— Muet ! s'écria l'abbé.

— Oui, mon père.

— Mais quel est donc cet homme ? Répondez ! quel est-il ?

Le blessé tourna son œil ardent vers la jeune fille et tint son regard rivé sur elle, puis, après un moment de fixité, ce regard se porta brusquement sur le coffre ferré.

La jeune fille se leva et marcha vers ce meuble. Quand elle fut arrivée à portée, elle s'arrêta, la main sur la clef, et se retourna à demi vers le blessé. L'œil fit un clignement affirmatif.

La jeune fille fit tourner la clef dans la serrure et ouvrit. L'intérieur du coffret était composé d'une multitude de compartiments, ainsi que cela se pratiquait dans l'ébenisterie du quinzième siècle, et chacun de ces compartiments multiples jouait à l'aide d'un ressort.

La jeune fille interrogea encore du regard le blessé. L'œil qui se tenait rivé sur le coffre se ferma et se rouvrit trois fois, puis la prunelle s'abaissa vers la droite.

La jeune femme suivit de la main la boiserie intérieure à droite qui était garnie de grosses têtes de clous dorés. Elle s'arrêta sur la troisième et, réunissant ses forces, elle appuya...

Un tiroir s'ouvrit brusquement, et la jeune fille y plongea ses mains mignonnes et délicates. Elle en tira un assez volumineux paquet, enveloppé dans une feuille de parchemin cachetée et scellée avec une profusion de cachets de cire noire.

Elle prit ce paquet et le porta sur le bord du lit. Sans doute le blessé était incapable de remuer ses bras, car il ne fit pas un mouvement. Son œil s'abaissa sur le paquet et cet œil devint humide... une larme s'en échappa et vint rouler sur le drap.

L'abbé contemplait cette scène avec un étonnement croissant.

IX

LE VŒU DE HAINE

A cette même heure, durant cette nuit fertile en événements, deux personnes, parcourant la route de Plumeliau à Baud, venaient de dépasser le village de Guérip et suivaient le cours de l'Evel en marchant sur la rive droite, la rive opposée à celle qu'avait suivie Kornoe après avoir quitté ses compagnons.

Les deux personnages étaient un homme et une femme montés tous deux sur un même cheval, l'homme ayant la femme en croupe, suivant la coutume bretonne.

Le cavalier était de haute taille et large d'épaules. Un grand chapeau, qui abritait sa tête, portait sur son visage une ombre qui, augmentée par l'épaisseur des ténèbres de la nuit, ne permettait pas de distinguer les traits. Cependant, à l'ensemble, au maintien, il était facile de deviner que cet homme n'était plus jeune. Il paraissait encore énergique et vigoureux, mais évidemment c'était un vieillard.

Sa compagne, revêtue du costume des paysannes bretonnes de la Cornouailles, avait la tête penchée sur la poitrine. On ne pouvait également voir ses traits, mais à la souplesse de sa taille on devinait facilement sa jeunesse.

Un grand manteau brun enveloppait le vieillard ; une mante de drap gris à capuchon abritait la jeune femme contre les rudes atteintes de la bise du nord-est.

Le cheval qu'ils montaient était de cette race grêle, légère, au poil noir, à l'œil fauve, à peu près semblable à celle qui peuple les pampas de l'Amérique du Sud et dont se servent les *gauchos* pour leurs étranges expéditions à travers les déserts, de cette race dans laquelle on reconnaît au premier abord le type arabe, avec un genre de dégénérescence sauvage, avec moins de grâce et de fierté, mais avec autant d'énergie et de vigueur. Il marchait en relevant bien les pieds, et à son poil luisant et humide, à l'écumme qui lui blanchissait le mors, il était facile de reconnaître les indices d'une longue et pénible route accomplie, d'une grande fatigue.

Le cheval marchait, suivant l'extrême bord de la rive. On n'entendait que le bruit des pas de l'animal ; le silence était presque complet, ni l'homme ni la femme ne prononçaient une parole.

Enfin, à un endroit où la rivière, formant un coude rapide, s'élançait vers la gauche, le vieillard releva la tête :

— Ah ! dit-il, regarde, Catherine ! Voici la chapelle.

La jeune fille releva la tête à son tour et examina l'horizon :

— Vous avez raison, mon père, répondit-elle.

— Alors nous voici arrivés au terme de notre voyage ?

— Sans doute, mon père ; Séverin doit être là, si ce qu'on a dit est vrai !

— Je le crains.

Et le vieillard poussa son cheval vers la droite, dans la direction d'un petit bâtiment qui apparaissait à courte distance, se détachant en blanc sur le ciel gris.

La foule, qui ne s'attache qu'aux dehors et se laisse prendre par les sens de la vue et de l'entendement, change plus aisément de croyances, on le sait, qu'elle ne change d'habitudes. Or les premiers apôtres de l'Armorique, pour rendre la conversion plus générale, avaient consacré une partie des rites populaires en leur donnant seulement un nouveau patronage ou une autre intention. Ce fut ainsi que, ne pouvant déraciner les *menhirs*, on les fit chrétiens en les surmontant d'une croix ; ce fut ainsi que l'on substitua les feux de la Saint-Jean à ceux qui s'allumaient jadis en l'honneur du soleil.

Le peuple était allé plus loin même ; ses passions lui étaient restées, et, bien que la nouvelle foi, toute de pardon, d'indulgence et d'amour, ne leur offrit aucun patronage, il voulut conserver un culte pour elles.

La divinisation de ses mauvais penchants est une hypocrisie naturelle à l'homme. il a cherché à avoir un complice dans le ciel. Le Celte, avant sa conversion, avait un autel élevé à la Haine ; il ne put se résoudre à n'en avoir qu'un seul consacré à la Charité. Son vice lui était resté, et il lui fallait le dieu de son vice. Il songea donc à conserver son culte en changeant seulement de patron.

Son esprit grossier ne voyait, sans doute, dans le Christ et la sainte famille que des divinités supérieures en puissance à ses anciennes idoles ; il pensa qu'il pouvait transporter ses hommages des premiers autels aux nouveaux, sans rien changer. Le temps n'a pas encore suffisamment éclairé les esprits dans cette vieille Armorique pour en avoir chassé les superstitions. Il y a des statues de la Haine à Tréguier, dans les environs de Loudéac, de Ploubinec, de Belz, et dans bien d'autres lieux, et parfois encore, vers le soir, s'enveloppant dans les

voiles de l'obscurité, on voit des ombres honteuses se glisser furtivement vers ces tristes édifices placés presque tous au haut d'un coteau dénudé.

Le cheval qui portait le vieillard et la jeune fille gravit péniblement le petit sentier conduisant à la chapelle sinistre.

— Descends, Catherine, dit le vieillard en arrêtant sa monture.

La jeune fille sauta à terre ; le vieillard descendit à son tour ; il onleva son chapeau pour présenter son front à la brise froide de la nuit. La lune, qui se dégagait subitement, éclaira alors le visage pâle et expressif d'Yvanec, le vieux fermier de Crozon.

Yvanec laissa son cheval sans l'attacher ; l'animal se secoua et s'avança doucement en allongeant le cou. Le vieillard poussa un profond soupir, puis il se dirigea vers l'entrée de la chapelle.

Il avait fait quelques pas lorsque Catherine le saisit doucement par le bras.

— Mon père, dit-elle, au nom du Dieu de miséricorde, n'entrez pas dans cette chapelle !

Yvanec se retourna.

— Pourquoi ? demanda-t-il.

— Parce que, répondit la jeune fille, la prière qui part de là ne peut monter vers Dieu : elle va dans l'enfer !

— Séverin doit être là.

— Non, mon père, non ; mon frère n'aura pas osé franchir le seuil de ce lieu maudit !

Le vieillard se dégagait.

— Dieu ne voit, il me juge ! Demeure ici, Catherine, et attends-moi !

Et clouant sa fille sur place avec un geste empreint d'une autorité suprême, Yvanec s'avança vers l'entrée de la chapelle.

Catherine demeura immobile : elle leva les yeux vers le ciel ; puis de grosses larmes, s'échappant de ses paupières, coulèrent sur ses joues amaigries et elle se laissa tomber à genoux sur le sol humide.

Yvanec, continuant sa marche, atteignit la porte du monument si tristement réputé. Cette porte était poussée sans être fermée. Le vieillard l'ouvrit doucement, sans faire aucun bruit, et il s'arrêta sur le seuil.

Une petite lampe, suspendue à la voûte de l'édifice, éclairait vaguement l'intérieur de la chapelle. Rien n'était plus lugubre que l'aspect de ce temple voué au sentiment le plus affreux.

Construite en pierres d'un gris noir, sorte de granit aux teintes de deuil, la chapelle offrait l'aspect d'un monument funèbre. Un autel s'élevait au fond : cet autel était paré d'ornements funéraires. Un drap noir, garni de larmes d'argent, retombait sur les marches. Une statue de femme était placée au-dessus de l'autel : cette statue, enveloppée d'un long crêpe comme d'un linceul, se dressait là avec un aspect sinistre.

La demi-teinte dans laquelle était plongée la chapelle augmentait encore le côté fantastique de cet autel, voué à la mort.

Yvanec s'arrêta sur le seuil, puis son regard explora l'intérieur. Devant l'autel, au pied de la draperie funéraire, agenouillé devant cette statue drapée dans un crêpe noir, se tenait un homme paraissant absorbé dans la prière.

Cet homme, qui avait les mains jointes, tenait un long fusil au canon brillant qui s'élevait au-dessus de son épaule.

Un profond silence régnait dans la chapelle, et ce silence n'était troublé que par le mugissement des eaux de l'Evel, que l'on entendait bruire incessamment dans la nuit.

Yvanec demeura là immobile, sans faire un mouvement. Enfin, l'homme agenouillé se leva et, tournant lentement sur lui-même, il se dirigea vers la porte sans voir le vieillard qui attendait, appuyé contre le montant du chambranle.

— Séverin ! dit celui-ci en étendant le bras.

— Mon père, fit le jeune gars en s'arrêtant avec une expression d'étonnement mêlée d'effroi.

— Était-ce donc ici que je devais te trouver ?

Séverin ne répondit pas.

—Quelle mort viens-tu donc implorer ? reprit le vieillard.

Séverin garda encore le silence.

—Parle ! réponds ! je le veux !

—Mon père ! balbutia Séverin.

—Réponds !

Le jeune homme courba la tête. Yvanec fit un geste d'impatience.

En ce moment, un cri perçant retentit au loin, déchirant les airs. Ce cri avait quelque chose d'effrayant, de lugubre. Il y avait évidemment un appel dans ce cri s'élevant subitement dans la nuit, comme un éclair dans le ciel sombre.

Yvanec s'était retourné vivement. Séverin s'était avancé.

—Mon père, appela Catherine, c'est un cri qui part de la rivière !

X

LA RIVIÈRE

Une des sensations les plus poignantes, les plus fortes que l'on puisse ressentir (il est bien entendu que je parle ici de sensation résultant d'un accident étranger à soi et non de celles ayant pour base un intérêt personnel), une de ces sensations-là est certes celle que produit dans le silence de la nuit un cri de détresse lancé au loin.

L'influence de la nuit, l'incertitude anxieuse résultant de l'impossibilité où l'on est de voir, de connaître la cause du cri de détresse, les mille suppositions effrayantes qui surgissent tout à coup et à la fois dans l'esprit ; l'ignorance du danger qui peut-être en menaçant un autre va vous menacer vous-même, tout cela se réunit pour donner à ce cri qui déchire l'espace un accent plus terrible.

Et lorsqu'à ces conditions ordinaires, et déjà si puissantes, les circonstances en joignent d'autres, lorsque cette nuit est sombre, lorsque la campagne est triste et dénudée au loin, lorsque la froid manteau de l'hiver rend cette tristesse et cette obscurité plus solennelles encore, lorsqu'on entend mugir à quelques pas les eaux furieuses d'une rivière récemment grossie, lorsqu'enfin ce cri est jeté dans un pays que vient de désoler la guerre civile, renvoyé par des échos qui ont répété les coups de feu et les râles des mourants, lorsque l'oreille est frappée tandis que le pied foule une terre encore humide de sang fraîchement répandu, ce cri desolé, lugubre, qui traverse les airs, prend une expression terrible, poignante, que chacun ressent, mais qu'aucun mot ne saurait rendre.

Les trois personnages demeuraient groupés l'un près de l'autre, écoutant.

—Qui donc a crié ? dit Yvanec.

—Oh ! fit Catherine en se signant et en détournant les yeux pour ne pas voir la chapelle, c'est une âme errant autour de la chapelle, une âme qui demande vengeance...

—Une mary-morgan ! dit Séverin.

Yvanec s'était redressé et paraissait vivement agité.

—Non, dit-il, c'est le cri d'un homme qui souffre que nous venons d'entendre, c'est le cri d'un vivant, et Catherine avait raison, ce cri est parti de la rivière.

Un nouveau silence suivit ces paroles, silence court mais empreint de l'anxiété la plus douloureuse. Tous trois attendaient, tous trois écoutaient sans rien entendre et cependant tous trois avaient encore retentissant à l'oreille ce cri qui avait jailli.

—Oh ! dit enfin Yvanec avec un accent rauque, venez, il faut savoir !

Le vieillard se précipita, entraînant son fils et sa fille. Ils arrivèrent en quelques secondes sur les rives de l'Evel.

La lune venait de disparaître sous les nuages, l'obscurité était complète. La rivière se détachait à peine comme une ligne plus noire et sa nappe d'eau se déroulait avec de sourds et incessants murmures.

Yvanec se pencha vers les eaux de l'Evel, son regard interrogea cette surface unie et noirâtre ; le vieillard était palpitant.

—Rien ! murmura-t-il, je ne vois rien !

—Catherine se sera trompée, mon père, dit Séverin.

—Non, non, dit vivement Catherine, j'ai entendu un cri partit de la rivière et comme un bruit causé par la chute d'un corps qui eût fait jaillir l'eau en tombant.

—C'était une mary-morgan qui plongeait, répondit Séverin.

—Oh ! non, non, ce n'était pas le cri de la mary-morgan, c'était la voix d'un homme qui appelait, c'était...

Catherine s'arrêta sans achever sa phrase, elle paraissait fortement oppressée, et la parole se refusait tout à coup à sortir de ses lèvres, Séverin la regarda.

—C'était... quoi ? demanda-t-il, achève donc !

—Rien ! répondit Catherine. Je ne sais ce que je voulais dire.

Yvanec, toujours penché au-dessus des eaux noirâtres, interrogeait leur surface avec l'anxiété la plus vive.

—Que vois-je... là-bas ? dit-il.

Séverin se pencha.

—Je ne vois rien, répondit-il.

—Si !... si fait ! dit vivement Catherine en se penchant aussi au-dessus de l'abîme. Je vois quelque chose qui se meut là-bas... dans les ténèbres... près de l'autre rive...

—C'est cela, dit Yvanec.

—On dirait un homme qui nage... n'est-ce pas, mon père ?

—Oui.

—Mais je ne vois rien, dit Séverin qui s'efforçait de distinguer.

—Là-bas... tiens !

—Où donc ?

—Près de cette touffe de roseaux !... ne vois-tu donc rien ? Séverin se penchait plus encore.

—Ah ! dit-il, il me semble distinguer quelque chose dans l'ombre, mais c'est un corps mort, car il ne fait aucun mouvement...

—Il nage, dit Yvanec, tu vois mal !

—Oui, oui, dit Catherine, je le vois aussi ; c'est un homme qui s'efforce de lutter contre le courant... Il est là... près de la touffe de roseaux... sur l'autre rive...

En cet instant, un coup de vent subit, arrivant brusquement du nord-est, chassa les nuages, les poussa les uns sur les autres, les amassa, les entassa et, redoublant de force, les fit courir vers le sud-ouest, nettoyant le ciel dont les étoiles brillèrent aussitôt, melangeant leur clarté de diamant à la lueur argentée de la lune.

Le brouillard incessant qui règne la nuit au-dessus des eaux, tamisant la lumière des astres, formait comme une teinte vague et unie, qui permettait à l'œil d'inspecter l'horizon.

L'Evel, rivière marécageuse s'il en fut, a son lit mobile couvert de plantes aquatiques : nénufars, roseaux, sensibles flottantes, présentant l'aspect d'une forêt d'herbages, mousses qui s'inclinent au courant des eaux, formant de véritables prairies humides.

L'hiver, ces herbes et ces plantes jaunies, privées du travail de la sève, flottent tristement, se détachant du tronc sous l'influence du courant et faisant des îlots flottants.

A cet endroit surtout où s'étaient arrêté Yvanec, Séverin et Catherine, la rivière était plus marécageuse encore que dans les autres parties de son cours.

Tous trois étaient donc penchés anxieusement en avant ; l'éclaircie qui venait de se faire dans le ciel leur permettait d'inspecter plus attentivement les eaux de la rivière.

—Je ne m'étais pas trompé, dit Yvanec. C'est un homme qui nage.

—Là-bas, là, ajouta Catherine en désignant de la main les bords de l'autre rive.

—Oui ! dit Séverin. Je vois maintenant.

—Il sera tombé à l'eau par accident, et la rivière doit être bien froide.

—Mon Dieu ! il n'y a pas un bateau sur cette rive, s'écria Catherine avec désespoir et en regardant autour d'elle.

—Non, dit Yvanec, et cependant il faut secourir cet homme. On ne peut laisser mourir un chrétien sans tenter de le sauver.

—Mais il nage, dit Séverin.

—Oh ! s'écria Catherine, ne sais-tu pas que quiconque est tombé dans l'Evel n'en est jamais ressorti ?

—Oui ! il y a des mary-morgans sous chaque touffe d'herbes, murmura Séverin.

—Une corde ! si on avait une corde, on la lui lancerait ! s'écria Yvanec.

—Nous n'en avons pas, père. Puis la rivière est trop large.

—Mon Dieu ! dit Catherine, on dirait que le courant l'entraîne. Bien certainement, il ne peut plus aborder, il lutte.

—Et pas une barque ! rien, s'écria Yvanec avec un profond désespoir.

—Une barque ! Jésus mon Sauveur ! Une barque ! dit Catherine d'une voix lamentable et en joignant les mains qu'elle éleva vers le ciel. Une barque !... une barque !...

—Oh ! dit Séverin comme frappé tout à coup par un souvenir. J'en ai vu une tout à l'heure, là-bas, près de Guénin !

—Une barque ?

—Oui, père !

—Cours, mon enfant ! Cours ! Prends mon cheval. Hâte-toi !

—Vite ! vite ! mon père ! ajouta Catherine avec un élan de cœur ; car la pensée de la barque faisait renaître l'espérance.

Séverin s'était élancé et avait disparu dans la direction de la chapelle, se dirigeant vers le carrefour où le vieux fermier avait laissé sa monture.

Quelques secondes, qui parurent plus longues que des siècles, puis, au milieu du silence, le bruit du galop rapide d'un cheval retentit subitement, et ce bruit s'amointrit progressivement, attestant par sa décroissance la vitesse extrême de la course.

—Oh ! dit Catherine, il va revenir !

—Courage ! cria Yvanec en réunissant ses deux mains autour de sa bouche. Courage ! nous allons à votre aide ! Soutenez-vous !

Celui qui nageait près de l'autre rive entendit-il ou n'entendit-il pas cette promesse de secours ? Il était impossible de le savoir.

La voix avait certes dû porter dans le silence de la nuit et à une distance aussi peu longue, car l'Evel, n'est pas une rivière d'une largeur exagérée, mais celui auquel elle s'adressait avait-il pu, dans sa situation critique, comprendre ces paroles ? Cela était effectivement moins que probable.

A en juger par ce qu'on pouvait voir de l'autre rive, de celle où Yvanec et Catherine se tenaient anxieux et palpitants, la situation du nageur était affreuse. A l'endroit où il était, le lit de l'Evel, plus profond, formait comme un canal dans lequel le courant avait une force triple de celle qu'il avait près de l'autre rive. Puis, les bords de cette rive, incessamment sapés par les eaux, étaient violemment escarpés et ils se dressaient à pic à une distance assez longue.

De nombreux tourbillons attestaient l'irrégularité du lit. Cet endroit de la rivière était tellement dangereux et si bien connu pour tel, qu'une barque ne s'y aventurerait jamais. Toutes passaient en allant longer l'autre rive.

Puis à ces périls qu'offraient la rapidité du courant, l'escarpement du rivage, la violence des tourbillons, la profondeur des eaux, il fallait joindre la masse serrée des herbes flottantes.

Sans doute l'homme était tombé par accident, car on ne voyait aucun vestige d'embarcation. Emporté par le courant on pouvait voir qu'il nageait avec l'énergie du désespoir, car ses mouvements convulsifs, saccadés, qui faisaient jaillir l'eau, attestaient le prochain et complet épuisement des forces.

Deux fois il avait tenté d'aborder, mais deux fois le courant l'avait entraîné, et comme il n'y avait pas de berge de ce côté, comme sans doute le terrain s'enfonçait à pic à une grande profondeur, il n'avait pu trouver aucun point d'appui favorable.

Le nageur ne criait pas, il n'appelait pas : sans doute la force lui faisait défaut.

—Mon Dieu ! mon Dieu ! disait Catherine, qui, d'un œil dilaté, suivait tous les mouvements du nageur, mon Dieu ! on dirait que le courant l'entraîne encore plus.

—Et Séverin ne revient pas ! dit Yvanec avec l'accent du plus violent désespoir.

—Mon père !... tenez !... il va être poussé dans les grandes herbes.

—Courage ! courage ! cria Yvanec qui frissonna en voyant effectivement le malheureux entraîné vers un véritable champ d'herbages aux longs filaments qui devaient s'enrouler autour de ses membres.

—Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! disait Catherine. Et Séverin ne revient pas !

—A gauche ! appuyez à gauche ! criait le vieillard.

—Mais il est entraîné ! Oh ! Seigneur ! le voilà dans les herbes !

—Séverin ! Séverin ! vociféra Yvanec avec un accent déchirant.

—Père !... il ne nage plus... il bat l'eau de ses mains...

—Mon Dieu ! je ne puis laisser mourir ainsi un chrétien sous mes yeux ! dit Yvanec en levant ses regards vers le ciel.

—Ah ! fit Catherine avec un cri déchirant. Il disparaît...

Yvanec avait arraché sa veste, et il s'avancait dans la rivière avec l'eau jusqu'à mi-jambe. Catherine poussa un second cri :

—Père ! dit elle. Que faites-vous ?

—Ah ! dit Yvanec sans lui répondre, il reparait, il lutte encore. Séverin ! Séverin !

—Il est pris dans les roseaux, cria Catherine. Il se débat... ah !... mon Dieu !... pitié !... Il disparaît encore...

Effectivement l'eau bouillonnante venait de passer sur la tête du nageur : la jeune fille tomba à genoux.

—Séverin ! Séverin ! hurla le vieux fermier.

Personne ne répondit.

—Mais je ne puis laisser ainsi mourir un homme, là, devant moi !

—Mon père !... s'écria Catherine avec effroi.

En ce moment, l'eau violemment battue fit entendre un clapotement sinistre attestant les suprêmes efforts de celui que l'Evel engloutissait. Yvanec tressaillit.

—Mon père ! s'écria Catherine en se précipitant.

Il était trop tard. Le vieux fermier, obéissant au sentiment d'humanité qui déjà l'avait poussé en avant, venait de s'élançer dans la rivière. Les eaux noirâtres s'étaient un instant refermées sur lui. Puis on le vit reparaitre, nageant vigoureusement et se dirigeant vers les roseaux.

Le clapotement avait cessé, l'homme avait de nouveau disparu.

Catherine éprouvante, affolée de terreur, demeura immobile sur la rive, les bras tendus en avant, le front pâli, la bouche ouverte, les traits horriblement contractés.

XI

LE SAUVETAGE

Un bruit sourd retentit au loin se rapprochant rapidement.

—Séverin ! cria Catherine tirée par ce bruissement de sa muette terreur.

Elle se précipita : une barque apparaissait, glissant sur l'eau avec une vitesse merveilleuse ; Séverin était couché sur les avirons.

—Là ! là, cria Catherine d'une voix rauque ; sauve notre père.

—Où ? demanda Séverin en se dressant pour mieux voir.

—Là... dans les roseaux...

Séverin poussa sa barque ; abandonnant les rames, il se tint debout une gaffe à la main. Au milieu de la touffe des roseaux il aperçut la tête du vieillard.

—Père, me voici ! cria-t-il, et il tendit sa gaffe dans la direction des roseaux.

— Approche... approche ! dit Yvanec d'une voix haletante, mais viens vite... ces herbes m'entraînent.

Séverin redoubla d'efforts, mais les herbes étaient tellement épaisses qu'elles présentaient presque une barrière infranchissable à l'avant de l'embarcation ; Séverin se pencha, et faisait basculer avec sa rame, il réussit à partager en deux la prairie flottante et la barque glissa dans le chenal étroit.

Il était temps. Yvanec, lié, attaché, entraîné par les roseaux qui s'attachaient à lui comme des tentacules de poulpes, nager enfonçait sans qu'il lui fût permis de nager.

Séverin voulut saisir son père, mais celui-ci ne se prêta pas au mouvement.

— La gaffe, donne-moi la gaffe ! dit-il ; vite !

Séverin tendit l'instrument à son père ; le vieillard la saisit.

— Tiens bon ! cria-t-il.

— Et il plongea en tenant de la main gauche l'extrémité de la gaffe ; Séverin se roidit en se rejetant en arrière pour mieux résister à l'entraînement du poids.

Les eaux bouillonnantes s'écartèrent, et la tête du vieillard apparut de nouveau ; il respira bruyamment.

Séverin voulut prendre les mains de son père pour l'aider à remonter, mais Yvanec le repoussa encore du geste.

— Là !... là !... dit-il en désignant la gauche.

— Père ! vous êtes épuisé...

— Là ! te dis-je... il est là !

— Laissez-moi plonger...

— Là !

— Père, remontez...

Yvanec, écartant les roseaux, plongeait de nouveau en tenant toujours la gaffe ; cette fois il resta si longtemps sous l'eau que Séverin tira à lui la gaffe, mais le jeune homme poussa un cri rauque : la gaffe ressortait, légère et sans être retenue.

— Mon père ! cria Séverin avec un accent de désespoir si violent que Catherine entendit de la rive cette exclamation terrible.

Elle tomba à genoux et demeura presque inanimée ; des sanglots déchiraient sa gorge et faisaient frissonner ses épaules.

Séverin avait arraché ses vêtements, les déchirant avec une rage folle ; il allait s'élancer, quand tout à coup un bouillonnement eut lieu à peu de distance.

— Père ! hurla le gars en poussant sa barque avec une force tellement irrésistible que les herbes, refoulées, laissèrent glisser l'embarcation.

Et se courbant, en faisant pencher la barque au risque de la faire sombrer, il saisit le vieillard par ses vêtements et le tira à lui, mais le poids était énorme.

Yvanec se cramponna d'une main au bordage de la barque.

— Aide-moi ! murmura-t-il d'une voix qui n'avait plus rien d'humain.

Et, se roidissant, il souleva l'autre bras. une masse noire apparut sous l'eau ; Séverin se pencha plus encore et aida son père : c'était le corps inanimé d'un homme que soutenait le vieillard. Séverin saisit cet homme par ses vêtements humides, et, l'enlevant vigoureusement, il le plaça dans la barque.

Revenant alors au secours du fermier, il l'attira à lui, Yvanec franchit le bordage, mais alors les forces l'abandonnèrent, et à peine eut-il posé le pied dans le fond de l'embarcation, qu'il tomba privé de sentiment.

Séverin le coucha auprès de celui que le vieillard venait de sauver d'une mort certaine, et, saisissant les avirons, il fit voler sa barque vers l'autre rive.

— Père ! murmura Catherine en étendant les bras.

— Sauvé ! il est sauvé ! dit Séverin.

— Oh ! fit Catherine en levant les yeux vers le ciel.

La barque abordait, Séverin, depuis qu'il avait placé dans la barque le corps inanimé de l'homme qui se noyait, avait concentré toute son attention sur Yvanec. Le gars aimait son père, il l'aimait comme savait aimer sa nature froide et concentrée, sans démonstrations extérieures bien vives, mais il l'aimait sincèrement, profondément, et quelques instants

plus tôt, alors que retirant sa gaffe allégée il avait pu avoir un moment la pensée que son père allait mourir, il avait senti une commotion intérieure qui lui avait révélé toute sa tendresse pour le vieillard.

Aussi, depuis cet instant, Séverin n'avait eu qu'une pensée, n'avait eu qu'un regard. Au moment où la barque accostait, il s'était élancé sur le rivage, et tirant à lui l'embarcation, il l'avait profondément engravée afin que le courant ne pût l'entraîner, car il n'y avait là aucun pieu, aucun arbre permettant d'y fixer une amarre.

— Le feu ! cria-t-il à Catherine ; rassemble des broussailles.

La jeune fille, comprenant l'intention de son frère, courut vers une touffe de grands arbres plantés à quelque distance ; elle rapporta une brassée de broussailles. Séverin avait ramassé des genêts morts qu'il avait entassés.

Le gars prit son briquet, le battit et fit du feu ; bientôt une gerbe de flammes s'éleva dans la nuit, éclairant le paysage de ses reflets rougeâtres et lançant vers le ciel une noire colonne d'épaisse fumée.

Séverin courut vers la barque, il y prit son père dans ses bras et le porta près du brasier. Le vieillard fit aussitôt un mouvement et rouvrit les yeux ; la nature éternelle du fermier breton triomphait d'un moment de faiblesse.

— Père ! dit Catherine en s'agenouillant devant le vieillard et en mouillant de ses larmes les mains qu'elle avait saisies.

Séverin était de l'autre côté, c'était une scène palpitante à contempler. Le vieillard fit un effort et se redressa, s'appuyant sur les deux enfants qui se tenaient agenouillés près de lui.

— Le noyé ? demanda Yvanec.

— Il est là, dans la barque, dit Séverin.

— Il est mort ?

— Je ne sais, père.

— Secourons-le, enfant.

Et le vieux fermier se redressa. L'eau glacée ruisselait autour de lui, et l'ardeur du feu, faisant vaporiser cette eau imprégnée dans les vêtements, enveloppait Yvanec dans les nuages épais d'un brouillard grisâtre.

Séverin avait bondi dans la barque ; enlevant le corps inanimé, il l'apporta près du feu et le déposa sur le sol.

— Le voilà, dit-il, le...

La parole s'arrêta sur ses lèvres, tandis qu'un même cri s'échappait de la poitrine de Catherine et de celle d'Yvanec :

— Maïyc ! dit enfin le fermier.

— Mon frère ! s'écria Catherine.

La lumière du feu de broussailles projetait en plein sa clarté sur le visage pâle de celui qu'avait sauvé Yvanec. Le fermier, son fils et sa fille demeuraient immobile et comme stupéfiés.

— Maïyc ; il est mort ! s'écria Catherine.

Yvanec avait écarté les vêtements et placé sa main sur le cœur.

— Non, dit-il, il vit. Dieu est juste, il m'a permis de le sauver. Soignons-le. Il faut le frictionner, il faut ramener la chaleur.

— Oui, oui, dit Catherine en se précipitant. Oh ! Dieu est bon.

Séverin demeurait debout, immobile et comme hésitant sur ce qu'il avait à faire. Catherine le regarda.

— Séverin ! dit-elle simplement.

Le jeune gars tressaillit ; puis il avança précipitamment. Yvanec détachait les boutons des vêtements de Kernoë. Catherine, agenouillée de l'autre côté, s'efforçait d'aider son père.

Le corps de Kernoë était roidi et glacé, ses yeux étaient fermés, sa bouche contractée, ses joues d'une pâleur cadavérique. Il était effrayant à contempler.

Séverin s'avança et voulut aider son père ; il prit l'un des bras de Kernoë pour lui enlever sa veste, mais il s'arrêta, en touchant la main.

— Qu'est-ce que cela ? dit-il.

Il arracha un objet qu'enserraient les doigts crispées du matelot.

—Un portefeuille ! dit-il.

Effectivement, Kernoe avait maintenu jusqu'alors, avec cette ténacité particulière aux gens qui se noient, le carnet de cuir qu'il avait évidemment pu saisir en tombant dans la rivière, et que, dans son agonie naissante, il n'avait pas laissé échapper, le serrant, au contraire, comme il eût serré un point d'appui devant le sauver.

Le carnet mouillé avait été déchiré par la crispation des doigts du jeune homme.

Séverin avait pris le portefeuille et en examinait les débris à la clarté rougeâtre du grand feu de broussailles. Tout à coup il se pencha, plongea ses doigts dans les plis du carnet et en retira un papier mouillé et rendu flasque par le séjour prolongé dans l'eau.

Il l'ouvrit en se penchant vers le foyer ; puis il poussa un cri rauque en lâchant le portefeuille qui tomba à terre.

En ce moment, Yvanec laissait échapper un soupir joyeux de ses lèvres.

—Le sang circule ! cria-t-il ; la vie revient... il rouvre les yeux !...

—Mon frère, dit Catherine. Maüyc, reconnais-nous... Nous t'aimons ?

Séverin se courba vers Maüyc ; il le regarda attentivement ; il vit le jeune matelot ouvrir ses yeux encore sans regard ; il vit les lèvres se colorer ; il entendit un soupir s'échapper de cette bouche.

—Oh ! dit-il, il vivra et je sais où les trouver !

Et, tournant sur lui-même, il s'élança, pressant dans ses doigts le papier mouillé qu'il venait de saisir et disparut dans les ténèbres, car de gros nuages voilaient de nouveau l'horizon.

Yvanec ni Catherine, absorbés tous deux par les soins qu'ils prodiguaient à Maüyc, n'avaient remarqué cette brusque disparition de Séverin.

—Mon père, ah ! il nous regarde, disait Catherine qui ne pouvait contenir ses larmes ; il nous voit, il nous reconnaît, peut-être.

—Oui, oui, je le crois, disait le vieillard.

—Vous l'avez sauvé, mon père !

Le vieillard se pencha vers le jeune homme :

—Maüyc ! dit-il.

Le jeune homme ne fit aucun effort pour répondre ; il n'avait pas entendu. La vie revenait en lui, cela était évident, mais les facultés intellectuelles n'avaient point encore repris leurs forces. Son regard était errant, sans expression.

—Fille, dit Yvanec, où est la gourde ?

—Là, mon père, répondit Catherine.

Fouillant dans sa poche, elle prit une petite gourde qu'elle tendit au vieillard. Celui-ci déboucha la gourde.

—Passe ton bras sous sa tête et maintiens-le assis sur son séant, dit-il.

Catherine s'empressa d'obéir avec cette délicatesse de soins, et en même temps cette énergie qui semblent particulières à la femme, alors qu'il faut secourir ou consoler ceux qui souffrent.

Kernoe, maintenu assis sur le sol, laissa approcher la gourde de ses lèvres, sans manifester la moindre intention, soit de l'accueillir, soit de la repousser.

Yvanec leva doucement la gourde et força le jeune homme à avaler une gorgée de la liqueur qu'elle contenait : c'était de l'eau-de-vie.

Kernoe but ; il ferma les yeux, puis il les rouvrit. Cette fois, il y avait un peu plus d'expression dans les regards.

—Mon Dieu, je crois qu'il me reconnaît ! dit encore la jeune fille.

En ce moment, le galop précipité d'un cheval retentit, se rapprochant subitement ; puis un homme passa plus rapide que l'éclair à quelques pas du groupe éclairé par le feu de broussailles. Mais, si la clarté de flammes projetait sa lumière sur le vieillard, sa fille et celui qu'il avait si longtemps

nommé son fils, elle illumina au passage le cavalier fuyant à toute bride.

—Séverin ! dit Catherine.

—Mon fils ! dit Yvanec.

Le père et la fille avaient en même temps levé la tête en entendant le bruit causé par le galop du cheval, et tous deux se regardaient, demeurant stupéfaits et sans comprendre.

—Séverin ! cria le fermier en se dressant.

Le jeune gars ne répondit pas et le bruit du galop allait en s'affaiblissant.

—Séverin, reprit Yvanec en faisant un pas en avant, Séverin !

Puis le vieillard se retourna vers sa fille qui soutenait toujours dans ses bras le corps à demi inanimé de Kernoe.

—Où va-t-il ? demanda Yvanec d'une voix rude.

—Je ne sais, répondit Catherine.

—Il a pris mon cheval !

—Qu'est-il donc arrivé ?

Yvanec secoua lentement la tête.

—Qu'est-ce que ça veut dire ? reprit-il. Que signifie cela ? Pourquoi Séverin nous abandonne-t-il ? pourquoi a-t-il pris mon cheval sans me prévenir ? Où va-t-il ?

—Oh ! reprit Catherine, qu'avait-il donc trouvé dans la main de Maüyc ?

Et elle regarda autour d'elle. En ce moment, le malade fit un gesto et respira plus bruyamment.

—Père ! s'écria Catherine, oh ! cette fois, il me reconnaît... je le comprends à son regard.

XII

LE MANUSCRIT.

L'instant où Yvanec et Catherine voyaient fuir, disparaissant à leurs yeux, Séverin, emporté au galop de son cheval, correspondait exactement avec celui où, dans la grotte de la vallée de la forêt de Brocéliande, l'abbé Bernier, assis au chevet du mourant, attendait l'explication de cette mystérieuse aventure à laquelle il ne pouvait encore rien comprendre.

Ces événements d'une même histoire se rattachent les uns aux autres par des liens indissolubles ; il faut, pour la clarté même du récit, les mettre sous les yeux du lecteur presque en même temps, c'est-à-dire suivre heure par heure ces faits s'accomplissant dans des lieux différents.

Au moment donc où, sur le bord de l'Evel, Catherine sentait battre son cœur en voyant les regards de Kernoe se fixer sur elle, dans la grotte de la forêt, l'abbé se penchait vers le lit, interrogeant des yeux celui qui l'avait fait appeler.

Un long silence s'était écoulé, puis un soupir rauque retentit comme un sifflement de bête fauve.

L'œil du blessé se releva lentement et se porta sur l'abbé avec une expression tellement significative que la jeune fille prit le paquet et le présenta au prêtre. Le regard du muet lança un éclair.

—Il faut que je prenne ce paquet ? demanda l'abbé.

L'œil fit un clignement affirmatif. Le prêtre examina alors attentivement le paquet, qui était de la grosseur d'un livre format in-octavo. Le parchemin servant d'enveloppe était jauni sur une de ses faces et sur ses quatre côtés. L'autre face était plus blanche, ce qui attestait un très long séjour dans une même position.

L'abbé retourna le paquet. Sur la face la plus jaunie par le temps il y avait une inscription tracée en caractères manuscrits et en grosses lettres.

Le prêtre regarda encore attentivement le blessé qui, lui, suivait anxieusement tous les mouvements du ministre de Dieu.

—Faut-il lire ? demanda-t-il.

L'œil répondit affirmativement. L'abbé se pencha pour être à même de mieux recevoir les rayons projetés par la lampe. Alors il lut à voix haute l'inscription placée sur le paquet et qui était disposée ainsi, avec une intention bizarre :

A CELUI QUI

trouvera ce paquet scellé de mes armes !

CELUI-LA

devra briser les cachets et ouvrir la première enveloppe.

SOUS CETTE ENVELOPPE,

il trouvera cinq mille livres de France en un bon sur la Banque Royale d'Angleterre.

CELUI-LA,

s'il est honnête homme, s'il croit en Dieu et s'il a la juste crainte des âmes en enfer,

PRENDRA CET ARGENT,

puis il le dépensera pour parcourir la Bretagne afin de savoir si le baron Charles

DE LAVERDI

*est encore vivant.**S'il est vivant, qu'il le trouve et lui remette ce paquet. S'il est mort et qu'il en ait les preuves, qu'il brûle ce paquet*

SANS L'OUVRIR.

Puis, au-dessous, il y avait, tracée dans l'angle de gauche, cette phrase :

Que le Seigneur ait pitié du bon et le récompense !

Et dans l'angle droit, en regard, cette autre phrase en mêmes caractères :

Que Satan fasse souffrir mille damnations à celui qui ne respectera pas la volonté d'un mort !

Quand l'abbé eut tout lu, il regarda attentivement le blessé :

—Que faut-il faire ? demanda-t-il.

Le blessé regarda à son tour le prêtre, puis sa prunelle s'abaissa successivement sur chacun des gros cachets de cire fermant l'enveloppe.

—Il veut qu'on brise les cachets ! dit vivement la jeune femme.

Le prêtre posa son doigt sur un premier cachet, mais s'arrêtant vivement :

—Avez-vous donc le droit de faire rompre cette enveloppe ? dit-il.

Le regard répondit affirmativement, puis il se leva vers le ciel comme pour le prendre à témoin.

—Ce paquet est à vous ? demanda l'abbé.

L'œil fit signe que cela était. Le prêtre rompit les cachets et détacha l'enveloppe de parchemin. Une seconde enveloppe apparut tout aussi soigneusement cachetée que l'était la première.

Sur cette enveloppe était posé à plat un papier mince et plié en quatre. L'abbé le prit et l'ouvrit : c'était une bank-note anglaise de 200 livres sterling.

Le blessé, qui s'était soulevé depuis un moment et qui ne s'était maintenu qu'à l'aide d'efforts surhumains, s'était laissé retomber. Il paraissait épuisé, des soupirs s'échappèrent de ses lèvres ressemblant à un râle, et les linges qui lui entortillaient la tête prirent une teinte plus rouge. Le sang s'échappait des blessures.

La jeune fille se précipita avec effroi, tandis que l'abbé se levait, mais le blessé parut se ranimer subitement. Son œil étincela de nouveau et se fixa avec une expression d'impudence visible sur le paquet que n'avait pas quitté le prêtre.

—Que faut-il faire ? demanda celui-ci.

L'œil du blessé désigna la jeune fille. L'abbé lui remit aussitôt le paquet.

—Il faut l'ouvrir ? dit-elle.

Et brisant rapidement ces seconds cachets, elle dégagait un manuscrit recouvert d'une écriture fine et serrée, mais très nette.

—Faut-il lire ? demanda-t-elle.

Le blessé fit signe que oui. Alors la jeune fille, se penchant en arrière, lut à voix haute et distincte :

CECI EST MA CONFESSION

Elle enleva le premier feuillet et le plaça sous les autres, puis elle continua :

—Écrit au mois d'avril 1775 par une nuit d'orage... J'ai risqué sept fois ma vie depuis huit heures pour sauver quelques malheureux que la mer allait engouffrer dans ses profondeurs. Il y avait là une mère, un père, un frère et quatre enfants qui me bénissaient !... Ils me bénissaient, moi, le maudit !... Ils disaient qu'ils me devaient la vie !... Oh ! combien faudra-t-il que j'en sauve, Seigneur, mon Dieu, pour racheter mon âme ?...

« Combien devrais-je arracher de victimes aux flots pour effacer le nombre des cadavres que je leur ai livrés !... »

« Oh ! qu'ils sont heureux ceux qui dorment sous l'herbe du cimetière. L'éternel repos je ne l'aurai jamais ! Dieu ne saurait me pardonner... »

« Oui, je serai damné !... je le sais... Aussi j'ai peur de mourir... Oh ! si la mort me frappait en accomplissant une bonne action... peut-être que la miséricorde céleste... »

« Mais non !... les clameurs qui s'élèvent contre moi empêcheraient Dieu de m'entendre... Les voix isolées qui prieraient pour moi seraient étouffées par le concert des plaintes demandant la punition de mes crimes ! Malheur ! je suis maudit ! »

La jeune femme s'arrêta, elle leva ses grands yeux humides de larmes sur le moribond. Celui-ci paraissait profondément absorbé dans ses pensées. Après un léger silence, la jeune fille reprit sa lecture que l'abbé Bernier paraissait écouter avec une attention des plus vives : elle avait tourné un autre feuillet.

« Mai 1775.—Trois des matelots du navire bordelais, qui s'est brisé ce matin sur les récifs de la baie, ont été sauvés par moi... Encore trois hommes pour lesquels j'ai pu risquer mes jours ! encore trois actions de grâce qui montent vers Dieu et se placeront dans la balance !... Hélas ! qu'il est lourd ce plateau des crimes ! »

« 12 juin, huit heures du soir.—Un incendie a éclaté au Camaret, j'ai sauvé la grange de Ian Kerruk où était entassée sa famille ; ils étaient là onze enfants, cinq femmes et deux vieillards. Il fallait, pour parvenir jusqu'à eux et les sauver, passer sur la crête d'une longue muraille entourée de flammes et prête à crouler... Dieu m'a donné la force et le sang-froid, je suis allé jusqu'à la grange et j'ai pu sauver les malheureux ; puis je me suis enfui sans qu'on eût pu me parler.

« Erreur des voix, Seigneur, qui vont venir prier ; mais hélas ! comment le nombre de ces voix, implorant la clémence, équivaudra-t-il jamais à celui des clameurs demandant le châtiement ? Et lors même qu'une faveur de la Providence, touchée de mon repentir, permettrait qu'un tel miracle s'accomplisse, ne serait-il pas encore une voix dominant toutes les autres et qui, elle, crierait encore vengeance quand toutes les autres demanderaient merci ? »

« Oh ! que d'années de châtiements pour quelques jours de pensées criminelles ! Et cependant cette nuit je me sens moins douloureusement oppressé... Ces dix-huit créatures arrachées aux flammes prient chaque soir pour moi ! Et Dieu est indulgent, car il a permis que cet acte consolateur eût lieu ce jour même où le remords est plus grand et plus terrible dans mon cœur, car ce jour est le douzième de juin... et c'est l'anniversaire de celui où la première pensée du crime a germé dans mon esprit.

« Il y a cinq ans déjà... Oh ! comme il faisait beau ce jour-là... comme le ciel était pur... comme le soleil descendait doucement dans les flots en empourprant le ciel sur lequel se détachaient les grands chênes tout chargés de feuilles, et les blanches maisons de Châteaulandrin ! Comme la campagne était belle et comme les oiseaux chantaient et décrivaient des cercles rapides dans les airs ! La brise apportait le parfum venant de la mer... Oh ! que la vie était belle alors... et pourtant l'avenir eût dû déjà m'apparaître sombre... mais j'avais vingt-cinq ans.

“J'avais quitté Saint-Briec et je suivais la route bordée d'ajoncs, lançant mon cheval au galop et lui faisant franchir les haies et les fossés... On disait que j'étais excellent cavalier et, fier de mon renom, je profitais de tous les accidents de terrain pour justifier cette réputation à mes propres yeux.

“Tout à coup une haie, la plus grande et la plus haute encore que j'aie rencontrée, se dresse en face de moi ; cette haie était bordée d'un fossé, la difficulté était donc doublée... Un désir insensé de franchir cet obstacle s'empare aussitôt de mon esprit.

“Avec une audace inouïe et que rien ne justifiait, je rassemble mon cheval, je le lance, je l'attaque, je l'enlève... il bondit... il franchit d'un élan furieux le fossé et la haie.

“Deux cris effrayants ont retenti... j'ai fermé les yeux en me sentant frissonner... ce que j'ai souffert durant cette seconde est impossible à dire.

“Tandis que mon cheval bondissait, que je demeurais avec lui suspendu dans l'espace, j'avais vu, de l'autre côté de la haie, précisément sur le terrain sur lequel mon cheval allait retomber, une jeune fille nonchalamment couchée sur l'herbe.

“Mon cheval devait la fouler aux pieds en retombant... il devait la broyer, la briser, l'écraser...

“Dire ce qui se passa en moi durant cet instant, cent fois plus rapide que l'éclair, serait impossible... En un clin d'œil, je vis la femme piétinée... et j'entendis son râle d'agonie... Il n'en fut rien cependant...

“Mon cheval toucha la terre, et emporté par son élan furieux, il bondit encore en avant. Pas un cri n'avait frappé mon oreille ; et cependant je n'osais me retourner.

“Enfin l'animal s'arrêta ; je m'élançai à terre ; je vis la jeune fille étendue sur le gazon. Je courus à elle, je ne respirais plus ; j'allais contempler un cadavre affreusement mutilé ; je croyais voir le sang répandu autour d'elle et imprégnant le gazon.

“Il n'en était rien. La jeune fille était immobile, mais elle n'avait aucune blessure. Elle était seulement évanouie. Je la relevai doucement ; elle revint à elle.

“—Ah ! dit-elle d'une voix douce, j'ai cru que vous m'aviez tuée.”

“Je frissonnai sans pouvoir répondre. Une seconde femme, que je n'avais pas encore remarquée, accourut alors : c'était évidemment une femme d'une condition inférieure, une fille de chambre sans doute.

“Elle pleurait, elle était en proie à la surexcitation la plus grande et la plus douloureuse.

“—Je n'ai rien ! je n'ai rien !” disait la jeune fille en s'efforçant de la consoler.

“Et se tournant vers moi :

“—Oh ! dit-elle avec un adorable sourire, je ne sais pas comment j'existe encore : j'ai vu votre cheval retomber sur moi, j'ai senti ses pieds s'abattre autour de mon corps, il m'a frôlée. Mon Dieu ! que j'ai eu peur !”

“Et comme la terreur que j'avais ressentie paralysait mes facultés et m'empêchait de répondre :

“—Mais ce n'est rien, ajouta-t-elle en souriant encore ; je n'ai pas été atteinte. D'ailleurs, ce n'eût pas été par votre faute.

“—Madame, dis-je vivement et en exprimant ce que je ressentais sincèrement, si je vous eusse tuée, je vous le jure, je me fusse tué après.”

“En s'entendant appeler *madame*, elle avait continué à sourire.

“—Je ne suis pas dame, dit-elle, je suis encore demoiselle, mais bientôt j'aurai droit au titre que vous me donnez, monsieur.”

“Et elle me salua gracieusement, me donnant pour ainsi dire mon congé. Embarrassé, je la saluai à mon tour en la suppliant de me pardonner.

“—Non-seulement je vous pardonne de grand cœur une faute, que vous n'avez pas commise, me dit-elle, mais encore je vous prie même, si vous allez à Clâteaulandrin, de ne

raconter cet événement à personne. Je n'en parlerai pas, car mon père serait bouleversé s'il savait le danger que j'ai couru, et il ne me laisserait plus sortir sans lui.

“—Et les pauvres y perdraient, ajouta vivement la servante ; car monsieur ne peut pas sortir tous les jours avec mademoiselle, et cependant mademoiselle a l'habitude d'aller chaque jour porter ses aumônes et secourir les malheureux et les malades.”

“Je m'inclinai de nouveau et je partis, car la bienséance m'empêchait de prolonger cet entretien.

“Je continuai ma route au pas et en retournant à chaque instant la tête. Je vis la jeune fille prendre le bras de sa compagne et s'enfoncer dans une sente d'ajoncs praticable seulement pour les piétons. Bientôt je cessai de l'apercevoir.

“Je poussai un profond soupir, sans savoir pourquoi ce soupir s'exhalait de ma poitrine, et sans plus me rendre compte du sentiment auquel j'obéissais, je revins brusquement sur mes pas, et je sautai à terre à l'endroit même où j'avais failli écraser la jeune fille.

“L'herbe était foulée ; je reconnus les empreintes des pieds de mon cheval et mes cheveux se hérissèrent. Comment n'avais-je pas broyé la malheureuse enfant ? Cela était inexplicable en examinant le sol.

“Tandis que j'étais là, debout, en face de la haie, et me rappelant dans les plus légers détails la scène émouvante qui venait d'avoir lieu, je me retraçai le portrait de celle que j'avais failli tuer.

“Chose étrange, et qui cependant s'explique, j'avais regardé la jeune fille au point de me graver tous ses traits dans la mémoire ; et pourtant, dans le premier moment, sa beauté ne m'avait produit aucune impression. J'avais été tellement bouleversé par la pensée du danger que je lui avais fait courir, que je n'avais pu me rendre compte des charmes de sa personne.

“Une fois seul, et sans autre préoccupation que celle de retracer ses traits, je la revis telle qu'elle était. c'est-à-dire belle, gracieuse, charmante, avec sa taille mignonne, ses beaux cheveux blonds, ses grands yeux bleus et sa petite bouche aux lèvres fines s'ouvrant sur deux rangées de perles.

“—Oh ! qu'elle est jolie !” m'écriai-je presque involontairement.

“—Qui donc ? demanda une voix brusque et enjouée.

“Je me retournai en tressaillant. Un cavalier était derrière moi. Il était venu là sans que j'eusse entendu le bruit des pas de son cheval, tellement j'étais absorbé dans ma rêverie.

“Je levai les yeux avec un sentiment de colère. Le cavalier partit d'un violent éclat de rire.

“—Ne vas-tu pas me demander raison pour avoir interrompu tes rêveries amoureuses ?” me dit-il.

“Je poussai un cri de surprise.

“—D'Estournal ! dis-je.

“—Moi-même, très-cher, me répondit-il.

“—Et par quel hasard est-ce que je te rencontre ici ?”

La jeune fille qui jusqu'alors avait tenu le manuscrit, et avait lu d'une voix nette, s'interrompt en laissant retomber sur ses genoux la main qui tenait la liasse de papier.

—Eh bien ! après ? Pourquoi ne continuez-vous pas, mon enfant ? demanda l'abbé Bernier avec une expression attestant l'intérêt qu'il prenait à la lecture.

—Le manuscrit est interrompu là, mon père ; voyez ! Effectivement, à la suite des derniers mots rapportés plus haut, la feuille était blanche. A la suite de cette feuille, il y en avait d'autres, mais celles-ci étaient enveloppées dans une couverture cachetée, sur laquelle était tracé en énormes caractères ce chiffre : 1776.

L'abbé se pencha vers le blessé :

—Faut-il encore briser cette nouvelle enveloppe et continuer à prendre connaissance de ce manuscrit ? demanda-t-il.

Le muet cligna l'œil en signe d'affirmation. La jeune fille rompit l'enveloppe.

XIII

LA CAUSE

Un silence de quelques instants régna dans la grotte ; puis la jeune fille reprit sa lecture :

“ *Février 1776.* — Huit mois se sont écoulés sans que le ciel m'ait permis de continuer à payer la dette que j'ai contractée envers l'humanité. Autant Dieu me donnera de jours et d'heures, autant ces jours et ces heures seront consacrés à m'efforcer de me dresser comme une barrière entre la mort et ceux qu'elle veut frapper !

“ Après avoir été le glaive horrible, je serai le baume consolateur !

“ Durant huit mois cependant, j'ai vécu comme la plante parasite dans mon inutilité.

“ Ce matin un enfant est tombé du haut de la falaise en courant après sa chèvre. Sa chute aurait pu être horrible, mais une saillie de rocher l'a retenu par ses vêtements.

“ La falaise était à pic au-dessus et au-dessous. Il eût fallu des cordes, je n'en avais pas, et le temps manquait pour aller en chercher. Les vêtements de l'enfant craquaient.

“ J'étais seul ; je suis descendu. Dieu sait comment ; je l'ignore. Je demandais à mourir en tentant d'accomplir une bonne action ; mais le ciel ne m'a pas pardonné encore, il paraît, car, après avoir sauvé l'enfant et l'avoir descendu en déchirant ses vêtements et les miens pour en faire des cordes, j'ai pu descendre à mon tour. Je crois cependant que cela est presque un miracle.

“ L'enfant a eu peur en me voyant ; après que je l'ai eu sauvé, il m'a appelé le poulpican, et il s'est mis à courir pour ne plus me voir.

“ Dans le pays, on dit que c'est moi qui ai précipité cet enfant du haut de la falaise pour sucer son sang. Il y a des malédictions de plus attachées à mon nom et lancées sur ma personne.

“ Qu'importe Dieu est bon ! Ce sauvetage qu'il m'a permis de faire est une preuve qu'il ne m'a pas abandonné !...”

La jeune fille fit une pose en levant les yeux sur le prêtre... L'abbé paraissait profondément ému. Se levant doucement, il adressa à la jeune lectrice un geste empreint d'une expression adorable de noblesse et de bonté.

— Laissez-moi prier, mon enfant, dit-il. Mon âme a besoin de monter vers le Dieu de clémence !

Et s'agenouillant sur la natte, appuyant ses mains croisées sur ce lit tout maculé de sang, le digne prêtre courba son front et pria longuement à voix basse.

Ensuite il releva lentement la tête. Le blessé, toujours étendu sans mouvement, avait tenu son regard rivé sur le ministre du Seigneur. Quand l'abbé se redressa, l'œil du moribond s'arrêta sur le visage du prêtre illuminé par le rayonnement splendide de la foi. Cet œil s'ouvrit démesurément, et une larme roula sur les linges tachés de sang, tandis qu'un soupir rauque s'exhalait de la poitrine ; mais ce soupir n'émanait pas de la douleur : il était empreint d'un double sentiment de soulagement et d'ineffable reconnaissance.

Le prêtre avait repris sa place.

— Continuez, mon enfant ! dit-il en s'adressant à la jeune fille.

Celle-ci, étouffant les sanglots qui lui déchiraient la gorge, reprit sa lecture :

“ *17 avril 1776.* — Un vieillard était ce matin poursuivi par un bœuf en fureur ; j'ai empêché le vieillard d'être tué en attaquant le bœuf. L'animal m'a blessé au bras et le vieillard s'est sauvé en faisant des signes de croix... On dit que le bœuf était Satan en personne, et que c'est en ma qualité de poulpican qu'il s'est attaché à moi.

“ *13 juin 1776.* — J'ai empêché cette nuit deux barques de pêche de faire naufrage sur les écueils de la pointe de la Chèvre, en allant à la nage, malgré la marée, allumer un feu sur les récifs du large que les pêcheurs ne pouvaient voir.

“ Dans le pays, on affirme qu'il faut me tuer pour empêcher les tempêtes d'éclater. Que la volonté de Dieu soit faite !

“ D'ailleurs, le 13 juin doit être pour moi une date funeste ; c'est l'anniversaire du jour où j'ai rencontré pour la première fois M. d'Estournal.

“ D'Estournal !... nom maudit entre les plus maudits ! Fils de Satan, capable de perdre Satan lui-même ! Oh ! si ces lignes, que je trace dans ma solitude et loin du bruit du monde, devaient un jour voir la lumière, que ne m'efforcerais-je pas de faire pour retracer fidèle le portrait de cet homme et empêcher dans l'avenir que d'autres ne tombent dans les ombles de ses semblables !

“ D'Estournal ! je l'avais rencontré jadis à Tréguier et à Lamballe. J'avais dix-huit ans alors. Il avait flatté mes défauts et mes vices et il s'était fait mon mauvais génie en se faisant mon ami.

“ Plus tard, je l'avais retrouvé à Saint-Brieuc, où nous passâmes de longs mois ensemble. Dire ce que cet homme avait épuisé d'esprit trompeur et d'entraînants mensonges pour me perdre, je puis à peine le comprendre aujourd'hui.

“ Il m'avait poussé sur la route du mal, et, entraîné par les folles passions de la jeunesse, je n'avais pas résisté... J'avais joué, j'avais perdu ; j'avais des dettes, et je ne songeais pas à payer mes créanciers : j'avais trompé de naïves jeunes filles, j'étais devenu la terreur des familles, et de nombreux duels heureux avaient achevé de me faire une détestable réputation.

“ Oh ! que j'étais fier alors de ce renom horrible que j'exécrais aujourd'hui ! Je n'avais foi qu'en moi-même, et je n'avais qu'un but, celui de contenter mes volontés, mes fantaisies.

“ Que n'ai-je été seul au monde, sans famille et sans parents !... Hélas ! j'avais un frère... oh ! que ce mot me coûte à écrire... j'avais un frère, mais nous étions séparés depuis longtemps ; je ne l'avais vu que de loin en loin ; il était marin, et tandis que je gaspillais follement ma part de patrimoine en subissant tous les entraînements de la jeunesse, mon frère courrait les mers et servant le roi et la France, faisant honneur au nom de ses ancêtres.

“ Un jour, à Lamballe où j'étais allé passer un printemps j'avais reçu une lettre de mon frère qui m'apprenait son prochain mariage. Il allait épouser une jeune fille d'une excellente famille de sa province, me disait-il, et il me priait de venir assister à cette union.

“ C'était à Châteaulandrin qu'habitaient les parents de la jeune fille. Je m'empressai de me rendre aux désirs de mon frère, et ce fut ce jour-là où j'arrivai en vue de Châteaulandrin, après avoir quitté Saint-Brieuc, que je faillis tuer l'adorable jeune fille qu'un hasard avait préservée d'une mort certaine, et que je rencontrai mon ami d'Estournal que je n'avais pas vu depuis plusieurs mois.

“ Je dis à d'Estournal les motifs qui m'amenaient à Châteaulandrin.

— Ah ! s'écria-t-il, ton frère se marie ?

— Oui, lui dis-je.

— Et avec qui ?

— Avec la fille de l'un des plus riches seigneurs de cette partie de la province.

— Et comment se nomme cette jeune fille ?

— Mariannic, ” dis-je.

“ D'Estournal tressaillit violemment, mais sur le moment je ne remarquai pas cette secousse nerveuse ; ce ne fut que plus tard, bien plus tard, hélas ! que la mémoire me revint.

— Mariannic de Loüedoc ? reprit-il.

— Oui, lui dis-je.

— Ah ! c'est ton frère qui épouse cette jeune fille ! ”

“ Encore une fois je ne remarquai pas l'accent étrange avec lequel furent prononcées ces paroles ; ce n'est qu'un plus tard en réfléchissant attentivement aux moindres détails de cette horrible histoire, en repassant minutieusement dans mon esprit tous les plus légers faits qui alors avaient passé inaperçus, que je constatai tous ces détails qui devaient devenir pour moi, un

jour, d'une si grande importance, alors que la lumière serait faite dans mon cerveau.

—C'est mon frère qui épouse cette femme, lui répondis-je.

—Tu la connais ?

—Non pas.

—Elle est fort riche ?

—Extrêmement riche ! répondis-je, et cela était vrai.

—Et tu viens assister au mariage ?

—Oui.

—De sorte que tu es ici pour un assez long temps ?

—Sans doute.

—Eh bien, morbleu ! je te plains de tout mon cœur.

—Et pourquoi donc ? demandai-je avec étonnement, pourquoi me plaindras-tu d'habiter ici ?

—Parce que rien n'est plus triste que Châteaulandrin et que tu y mourras d'ennui.

—Tu crois ?

—Je connais la ville, hélas ! et j'ai fait vœu de n'y remettre jamais les pieds.

Je souris railleusement ; d'Estournal me regarda avec curiosité.

—Est-ce que tu n'es pas de mon avis ? me dit-il.

—Pas précisément.

—Tu t'amuseras à Châteaulandrin ?

—Peut-être.

—Et comment feras-tu ?

—En poursuivant certaine aventure que j'ai assez bien ébauchée ce matin, ici même."

Et je me mis à raconter à d'Estournal la scène qui s'était passée quelques instants plus tôt à l'endroit même où nous nous trouvions.

D'Estournal m'écoutait attentivement en donnant des signes de l'intérêt le plus marqué ; il me fit dépeindre minutieusement, ma belle inconnue, dont les traits étaient si bien gravés dans mon esprit.

—Bravo ! finit-il par me dire. Maintenant je ne te plains plus, tu vas trouver Châteaulandrin charmant. Décidément je me suis trompé ; admets que je n'ai rien dit : c'est un séjour enchanteur.

—Viens avec moi, lui dis-je ; un homme de ton rang et de ton nom sera admirablement reçu ; tu assisteras au mariage de mon frère.

—Et mon vœu ? me dit-il.

—Bah ? je l'en relève.

—Non pas ! D'ailleurs, ajouta-t-il en souriant, je suis, à cette heure, passionnément épris d'une beauté dont la jalousie pourrait passer pour proverbiale. Il faut que je rentre à Saint-Brieuc tous les soirs comme un écolier. Seulement, si je ne veux pas aller à Châteaulandrin, promets-moi que tu viendras me voir à Saint-Brieuc : un temps de galop te fera facilement franchir la distance, et tu me tiendras au courant de tes aventures avec ta belle.

Je promis. Hélas ! pourrais-je prévoir alors les horribles machinations dont le plan commençait à se tracer dans l'esprit infernal de cet homme que je regardais comme mon ami ?

Nous nous quittâmes, et je m'engageai à aller le lendemain dîner avec lui à Saint-Brieuc.

Quelques instants après, j'entrais dans la ville de Châteaulandrin, et je me présentais à la demeure de M. de Loüedoc... Ce jour-là c'était le 12 juin 1770 ; oh ! cette date ne s'effacera jamais de ma mémoire !

XIII

L'EFFET.

Je demandai mon frère, reprit la jeune fille en continuant sa lecture. Charles accourut vers moi... Il m'embrassa, il était heureux de me revoir et il me conduisit à la chambre qui m'était destinée...

Je n'avais vu personne autre que mon frère et un garçon qui m'avait conduit vers lui. Ce garçon se nommait Nicolas Merlehüe.

Tandis que je m'installais dans mon nouvel appartement, mon frère me racontait toutes les circonstances qui avaient présidé à ses fiançailles. Il me disait combien M. de Loüedoc était noble et généreux, combien sa nouvelle famille avait acquis ses sympathies, combien Mariannic était belle et séduisante et enfin il l'adorait. Il lui faisait la cour depuis six mois.

J'écoutais mon frère avec cette indifférence de l'homme qui, préoccupé par la pensée d'une autre femme, peut entendre, sans y accorder grande attention, le portrait le plus séduisant.

Effectivement, mon frère eût pu parler deux heures durant sans tarir en fait d'éloges sur le compte de celle qu'il allait nommer sa femme, quo je ne l'eusse certes pas interrompu. Tout mon esprit était préoccupé de la vision charmante qui m'était apparue quelques heures plus tôt avant mon entrée à Châteaulandrin.

J'avais sans cesse devant mes regards cette belle évanouie que j'avais failli écraser sous les pieds de ma monture, et je la voyais là, étendue devant moi dans toute la grâce de sa pose harmonieuse.

—Eh bien ! qu'en penses-tu ? me dit mon frère au bout de la péroraison de son élogieux discours.

—Oh ! oui ! elle est belle, elle est bien belle ! m'écriai-je !

—Tu comprends alors qu'on puisse l'aimer.

—Oui ! oui ! je l'aime et je le lui dirai ! m'écriai-je.

Mon frère me regarda avec une sorte de stupeur :

—Que dis-tu donc ? demanda-t-il.

J'étais revenu à moi et je lui pris les mains.

—Pardonne-moi, lui dis-je en riant. Je parle comme un amoureux !

—Tu l'es donc !

—Oui... je l'avoue.

—Et de qui, mon Dieu ? De quelque belle dame de Saint-Brieuc !

—Je l'ignore !

—Bah ! dit mon frère en riant. Avoue plutôt que tu veux faire le discret."

Je jurai qu'il n'en était rien et que j'ignorais absolument le nom et la position sociale de celle qui avait produit sur mon cœur une si vive impression. Mon frère insistait et j'allais lui raconter en détail l'événement survenu quelques instants avant mon arrivée à Châteaulandrin, lorsqu'un bruit de cloche retentit.

C'était l'appel pour le souper. Nous descendîmes, Charles et moi, et nous entrâmes dans le grand salon du rez-de-chaussée.

M. de Loüedoc était là, entouré de nombreux amis. Je ne le connaissais pas. Charles me prit par la main, me conduisit vers lui et me présenta...

M. de Loüedoc me fit l'accueil le plus flatteur et tous les assistants s'exprimèrent autour de moi. Curieux de voir cette jolie Mariannic, cette merveille de beauté dont m'avait parlé mon frère, j'interrogeais du regard les coins et recois de l'énorme salon.

M. de Loüedoc surprit ces regards et, sans aucun doute, il en comprit le motif, car s'avançant vers moi avec le témoignage de la plus franche estime :

—Vous cherchez ma fille, me dit-il, et vous êtes étonné de ne pas la voir près de nous ? Il faut lui pardonner, monsieur, elle est à sa toilette et si la coquetterie d'une femme est excusable, certes, c'est en pareille circonstance. Mais bientôt elle va descendre ici et elle sera heureuse de voir l'homme auquel elle est appelée à donner le doux nom de frère."

Je m'inclinai en assurant M. de Loüedoc que le bonheur dont il parlait serait bien certainement partagé et j'allai me mêler à un groupe de causeurs quand la porte du salon s'ouvrit vivement.

Une jeune fille entra et elle courut vers le maître de la maison avec une précipitation telle que je ne pus voir son visage tout d'abord.

“Quand elle eût embrassé tendrement M. de Loüedoc, elle se retourna. La lumière des bougies l'éclairait en plein...

“Un cri d'étonnement expira sur mes lèvres. Cette jeune fille, c'était celle que j'avais failli tuer quelques heures auparavant. Elle me parut cent fois plus jolie encore.

“Mon frère me présenta à elle, je la saluai sans mot dire : elle ne parut pas me reconnaître. A table, je fus placé près d'elle.

“—Rappelez vous votre promesse, me dit-elle à voix basse. Ne parlez jamais de l'accident qui a failli arriver ce tantôt : mon père serait trop effrayé.

“Puis elle ajouta dans un autre moment :

“—Vous avez été bien étonné de me voir. Moi j'étais prévenue. Je vous avais vu entrer dans notre maison, je vous avais aussitôt reconnu et je m'étais préparé à la scène qui allait avoir lieu. Encore une fois, ne dites pas que vous avez failli me tuer. Ce serait causer une impression pénible à mon père et à votre frère et, en vérité cela est bien inutile.”

“Je compris le sentiment généreux auquel obéissait la jeune fille et je lui promis de ne rien dire. Je passai toute la soirée près d'elle sans la quitter d'une seule minute.

“Quand nous fûmes seuls, Charles et moi, il me demanda comment je trouvais sa fiancée. Je lui répondis, avec une insouciance affectée, que je la trouvais aimable et que ce serait une sœur charmante...

“Je mentais ! Je trouvais Mariannic adorable et la passion qui avait germé dans mon cœur lors de notre étrange rencontre fit ce soir-là d'horribles progrès.

“Je passai une nuit affreusement agitée, me rappelant, sans perdre un détail, tous les incidents de notre rencontre, et quand le jour vint, je bondis dans ma chambre en m'écriant : “Je l'aime !...”

A cet endroit du manuscrit, la page demeurait encore blanche. La jeune fille tourna cette page. Sur l'autre il n'y avait que deux mots et une date :

“13 juin.—J'ai prié !...”

Elle tourna encore :

“14 juin 1776.—Le temps est horrible, le ciel affreusement noir, la mer houleuse... je me suis promené sur les côtes, espérant rencontrer encore quelque danger à braver, quelque victime à arracher à la mort...

“Le seigneur a daigné exaucer mes vœux... Une barque de pêche ne pouvait franchir la passe de la baie de Dinan ; les hommes allaient périr, j'ai pu leur envoyer une amarre en m'aventurant au milieu des écueils.

“Ils ont été sauvés, mais le soir même j'ai entendu l'un d'eux qui disait :

“—C'est le diable qui a envoyé une de ces créatures à notre aide, mais nous brûlerons des cierges à Notre-Dame d'Auray pour la supplier d'intercéder pour nous et pour que le poulpican soit puni, car il voulait nous attirer pour nous faire signer bien sûr un pacte infernal avec Satan !”

“C'est justice ! Que ne dois-je pas souffrir, moi qui en ai fait souffrir tant d'autres ! Oui ! je continuerai ma tâche, mais je me cacherais autant que possible ! Que ceux que je sauverai ignorent quel aura été leur sauveur...”

“J'ai éprouvé en sauvant ces hommes un sentiment de joie inconnu à mon cœur depuis bien longtemps ! Ce n'est pas juste ! Jamais plus la joie ne doit entrer dans ce cœur... Aussi, ai-je pris une résolution que je vais mettre à exécution sur l'heure même.

“Chaque fois que j'aurai eu le bonheur d'accomplir une bonne œuvre, je consignerai sur ce cahier un détail de ma vie criminelle, et le souvenir de la mauvaise action sera la juste punition de mes fautes et de mes infamies...”

Un soupir rauque interrompit la jeune fille. Le blessé paraissait en proie à un accès de violente souffrance. Il se roidissait dans des convulsions affreuses. L'abbé s'était de nouveau penché sur le lit.

FIN

La 9me partie a pour titre : —LE SECRET DE PHILOPEN

AU BON MARCHÉ — MAISON — ALPHONSE VALIQUETTE

1869—RUE NOTRE-DAME—1871

GRANDE VENTE POUR LES FETES

A une réduction complète de **50 pour cent**, sans égard au coûtant.

Tous nos draps ottomans pour manteaux.

Tous nos draps matelassés pour manteaux.

Tous nos Tweeds pour circulaires.

Tous nos draps Jersey pour manteaux.

Toutes nos imitations de pelletterie pour MANTEAUX et GARNITURES (valeur spéciale en sealette.)

Réduction directe de 50 pour cent.

Tous nos manchons. Toutes nos pelletteries pour doublures. Toutes nos pelletteries pour bordures.

Toutes nos colleettes en pelletteries

Réduites à 50 pour cent.

Toutes nos étoffes à paletots. Tous nos meltons pour capots. Tous nos draps pilots. Tous nos tricots français. Tous nos tweeds écossais. Tous nos tweeds anglais

Réduits de 50 pour cent.

AVANTAGE SPECIAL

dans tout notre grand assortiment de manteaux, circulaires, dolmans, paletots, jerseys. Valeur spéciale en manteaux d'enfants.

Réduction directe de 50 pour cent.

POUR ECOULER

Toute notre grande variété de soies unie et de fantaisie, soie noire gros grain, satins noir et de couleur.

Valeur sans pareil en peluches de toutes les nuances, à être sacrifiée à 50c dans la piastre.

Tous nos Chapeaux en Feutre, garnis, à être sacrifiés à la moitié de leur valeur.

Tout notre assortiment de lainages, châles, nuages, tuques, ceintures, milaines, gants et foulards, ainsi que toutes nos couvertes de couleurs pour costumes.

A être vendues à 50 pour cent de réduction.

Profitez de l'avantage de notre vente sans réserve de fournitures de maison : — Tapis velours, tapis de Bruxelles, tapis Balmoral, tapis tapestry, tapis laine, tapis en corde, rideaux, pôles, mattes, rugs, tapis en cocoa.

Le plus grand assortiment offert au public à la réduction extraordinaire de 50 pour cent, pour les fêtes.

AVIS—Nous n'avons pas de succursale à Montréal.

AU BON MARCHÉ

1869—RUE NOTRE-DAME—1871

En face de l'American House.

ALPHONSE VALIQUETTE

Propriétaire

Loterie Nationale de Colonisation !

TIRAGE DU 21 DECEMBRE 1887

3204 LOTS VALANT \$60,000.00

COUT DU BILLET: 1re Série, \$1.00. 2e Série, 25cts.

DEMANDEZ LE CATALOGUE DES PRIX

Le Secrétaire,

S. E. LEFEBVRE, - - - 19, rue St-Jacques, Montréal

CASTOR-FLUID On devrait se servir pour les CHEVEUX de cette préparation délicate et rafraichissante. Elle entretient le scalpe en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure, indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille.

HENRY B. GRAY, Chimiste-Pharmacien, 44 rue St-Laurent, Montréal.